

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LA FÊTE DES CROIX DE GUERRE

DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Dans la grande salle des fêtes du palais du Trocadéro, une représentation de gala a été donnée, mardi, en l'honneur de nos soldats décorés de la Croix de guerre, sous la présidence de M. Raymond Poincaré, qui a prononcé le discours suivant :

C'est pour le Président de la République un incomparable sujet d'émotion et de fierté que de vous trouver, mes amis, aussi nombreux devant lui et de pouvoir vous adresser quelques paroles de reconnaissance, à vous qui avez déjà versé votre sang pour le pays et qui attendez impatiemment la guérison pour retourner sur les champs de bataille, à vous qui êtes venus passer quelques jours de repos dans vos foyers et qui demain repartirez pour le front avec une ardeur nouvelle, à vous que des blessures trop graves tiennent désormais éloignés des combats et qui vous consolez de votre inaction en suivant de la pensée les exploits de vos frères d'armes ; à vous aussi, mesdames, qui, en prodiguant, sous la mitraille, vos soins aux soldats blessés, avez montré, une fois de plus, tout ce que le cœur de la femme française contient de dévouement, de vaillance et de bonté.

La plupart d'entre vous, mes amis, portent sur la poitrine l'emblème de leur bravoure, et par-là même, ils ne sont pas pour moi des inconnus. J'ai lu les citations qui attestent leur belle conduite au feu, comme j'ai lu les citations méritées par ceux de vos camarades qui ne sont plus, qui reposent là-bas dans les terres ensanglantées et que je salue avec un douloureux respect.

Je ne sais pas de lecture plus fortifiante que celle de ces ordres du jour laconiques où, dans la brève simplicité des mots, apparaît l'immortelle beauté des faits. Tous les récits classiques qui ont jadis enchanté notre enfance, toutes les mâles leçons des âges disparus, toutes les légendes dorées de l'antiquité grecque et latine pâlisent auprès des réalités présentes de l'Histoire que vous écrivez.

Les générations futures auront reçu de vous des modèles dont aucun texte ancien ne supportera la comparaison ; et si elles continuent à chercher dans le passé lointain les premières fleurs des grandes vérités humaines, elles trouveront plus près et parmi vous les exemples les plus sublimes de patriotisme, de résignation stoïque et de sacrifice virilement accepté.

Comment toutes ces vertus se sont-elles si magnifiquement épanouies sous le ciel de France ? Comment le peuple entier s'est-il élevé, d'un seul élan, à cette haute sérénité ?

C'est, d'abord, assurément, que notre vieille race gauloise, enrichie par les siècles, contient d'inépuisables forces latentes d'exaltation et d'idéal. C'est aussi que jamais guerre plus injuste et plus féroce n'a été déclarée à une nation laborieuse et pacifique. Sous le coup d'une attaque brutale, la France s'est redressée, et elle a

été emportée par un même mouvement de révolte indignée, qui a haussé son âme et multiplié ses énergies.

Elle s'est rappelé toutes les concessions que, durant tant d'années, elle avait volontairement faites à la paix européenne ; elle s'est rappelé avec quel soin elle avait, depuis 1870, comprimé les battements de son cœur, étouffé ses sentiments intimes, avec quelle patience elle avait supporté les provocations et les défis ; elle s'est rappelé que, jusqu'à la dernière heure et à la veille même de la guerre, elle avait encore multiplié les démarches pour éviter la catastrophe, qu'elle n'avait pas voulu désespérer du bon sens et de la raison, mais que tous ses efforts de conciliation s'étaient brisés contre le parti pris d'allumer l'incendie. Déclaration de guerre à la Serbie ; déclaration de guerre à la Russie ; invasion de la Belgique ; déclaration de guerre à la France : peut-il y avoir plus nombreux et plus cyniques aveux de la savante préméditation germanique ?

Ce sont là des évidences qu'aucun mensonge allemand ne saurait obscurcir. Elles ont suffi pour faire, en un instant, l'union de tous les Français.

Cette union sacrée, que je m'honore d'avoir, dès le premier jour, recommandée au pays, a réservé à l'ennemi, au cours de cette guerre, les plus amères déceptions. Il avait compté que nos divisions intestines, favorisant ses projets de conquête, lui livreraient une France impuissante et déchirée.

Aujourd'hui que sa rage s'épuise contre une armée qu'il sent invincible, et qu'il en est réduit à tourner sa fureur contre les femmes et les enfants, il renouvelle des tentatives désespérées pour énerver notre volonté de concorde, inquiéter notre confiance et amollir notre fermeté.

Tous ces faux bruits qui rasent le sol et qui volent dans l'ombre à la façon des oiseaux de nuit, toutes ces nouvelles trompeuses qui font succéder à l'illusion du matin le désenchantement du soir, vous ne les entendez guère passer, mes amis, dans la zone des armées ; ils ne se glissent pas jusqu'à vous ; ils ne se hasardent qu'à l'intérieur ; ne craignez pas qu'ils puissent égarer l'opinion et troubler l'esprit public.

Non ! la France entière a compris, comme vous, que l'ordre, le calme, le sang-froid, sont, autant que l'activité persévérante, les conditions nécessaires de la victoire, et elle a compris aussi que de cette victoire dépendent nos destinées nationales.

Il s'est levé, au cœur de l'Europe, un empire qui, dans l'ivresse de sa force militaire, s'est

cru l'empire élu, privilégié, appelé par une vocation miraculeuse à la domination universelle. Convaincu que la fin la plus insensée justifie les moyens les plus infâmes, il emploie, pour remplir sa prétendue mission divine, tantôt la cruauté systématique, tantôt la cautele et l'hypocrisie.

La France ne veut être ni sa dupe ni sa victime ; elle ne veut pas être réduite à l'état de vassale humiliée et complaisante ; elle veut conserver non seulement sa souveraineté politique, mais son indépendance économique, morale et intellectuelle ; elle veut garder intacts sa civilisation, son esprit et ses mœurs.

Et si l'enjeu de cette guerre est, pour nous, formidable, il ne l'est pas moins pour nos alliés, qui n'entendent pas, eux non plus, devenir la proie des convoitises germaniques. Que dis-je ? Les neutres eux-mêmes, s'ils ont la claire notion de leurs intérêts permanents, ne sauraient se désintéresser entièrement du conflit où tant de nations sont engagées.

Ceux d'entre eux qui nous marquent des sympathies discrètes ou déclarées, ceux mêmes dont les préférences paraissent incertaines ou mal fixées, ont tous à notre victoire un intérêt vital. Ni nous, ni nos alliés, nous ne nourrissons contre aucun d'eux des préventions ou des arrière-pensées ; ils ont, en revanche, tout à redouter des puissances envahissantes et perfides, qui ne voient dans les traités signés par elles que des chiffons de papier et qui trouvent une volupté sauvage à l'écrasement des petits peuples.

C'est vous, mes amis, qui donnerez la sécurité du lendemain aux nationalités qui vivent aujourd'hui sous la menace ou l'oppression des empires germaniques ; vous êtes les ouvriers d'un monde nouveau ; vous êtes les précurseurs d'une humanité affranchie ; et, dans l'univers rajeuni, la place de la France sera, grâce à votre héroïsme, une des plus belles et des plus grandes.

Déjà vous avez élevé, éclairé, épuré la conscience française ; vous avez donné au pays le sentiment exact de sa force et de sa valeur ; vous l'avez soulagé du lourd cauchemar qui pesait sur lui depuis quarante-cinq ans, et qui paralysait ses efforts les plus généreux ; vous avez relevé nos fronts, vous avez chassé de nos imaginations le spectre de la défaite.

Vous achèverez bravement votre œuvre de délivrance et de réparation nationale. Qui de vous souffrirait qu'elle demeurât incomplète ? Qui de vous se résignerait à une demi-victoire, qui serait une demi-capitulation, et qui, après tant d'épreuves et de sacrifices, n'apporterait à la France qu'une trêve éphémère ?

Les moindres moments de ces jours tragiques tiennent en suspension le germe des siècles futurs. Notre avenir sera ce que nous l'aurons fait. Nous voulons tous qu'il assure à notre pays la liberté, le travail et la prospérité.

Pour que se réalisent nos vœux unanimes, il faut que la paix, imposant nos conditions à nos ennemis vaincus, nous rende les provinces dont nous a dépouillés la violence, reconstitue intégralement la France démembrée et nous offre des garanties sérieuses contre la folie guerrière de l'Allemagne impériale.

C'est à cette paix victorieuse, à cette paix forte et tranquille, que vous avez frayé, mes amis, un chemin triomphal, et le jour où vous la ramènerez souriante dans le décor des avenues pavées, nous aurons le bonheur de voir étinceler dans vos yeux la fierté du devoir totalement accompli, et la France reconnaissante pressera sur son cœur les fils qui l'auront sauvée.

La fin du discours du Président de la République, fréquemment interrompue par les applaudissements, a été saluée par une longue ovation.

Faits de guerre

DU 28 JANVIER AU 1^{er} FÉVRIER

En Belgique.

Dans la journée du 31 janvier, notre artillerie lourde a dirigé un tir efficace sur les organisations ennemies du pont de Steenstraete. La culée du pont sur la rive est a été endommagée.

En Artois.

La journée du 28 janvier a été marquée par une lutte d'artillerie particulièrement intense et par plusieurs combats d'infanterie. Dans la matinée, après une action très vive, nous avons repris un nouvel entonnoir au sud du chemin de Neuville à la Folie et nous nous y sommes maintenus en repoussant les contre-attaques de l'ennemi. Dans cette région, au cours des actions précédentes, les Allemands ont subi de fortes pertes dans un des entonnoirs repris par nous; on n'a pas compté moins de 150 cadavres.

Dans la journée, l'ennemi a dirigé quatre attaques sur différents points du front.

A l'ouest de la cote 149 au sud de Givenchy, après une série d'explosions de mines, il est parvenu à prendre pied dans quelques éléments de tranchées avancées. Une seconde attaque, dirigée au même moment contre nos positions, dans le voisinage du chemin de Neuville à la Folie, a complètement échoué. Une troisième, qui se préparait à la même heure contre nos ouvrages au sud de Roclecourt, a été arrêtée net par nos feux d'artillerie et d'infanterie qui ont empêché l'ennemi de sortir de ses tranchées. Enfin, une quatrième, sur la route de Saint-Laurent à Saint-Nicolas, a subi un échec absolu.

La ville d'Arras et nos positions au sud ont été violemment bombardées, mais aucune attaque d'infanterie ne s'est produite. Nos batteries ont énergiquement contrebalancé celles de l'ennemi.

Dans la matinée du 29, nous avons repris une partie des éléments de tranchée enlevés par l'ennemi la veille, dans le voisinage de la cote 149; au cours de la journée, nous avons repris d'autres éléments, où nous avons délivré une cinquantaine de soldats français faits prisonniers. Au sud du chemin de la Folie, nous avons repoussé les contre-attaques tentées par l'ennemi en vue de reprendre les deux entonnoirs reconquis par nous.

Dans la journée du 30, au sud du chemin de Neuville à la Folie, nous avons fait exploser une mine qui a bouleversé les galeries de l'ennemi. Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur le centre de ravitaillement établi par l'ennemi à Sallaumines et sur des parcs et bivouacs établis au nord de Vimy.

Dans la nuit du 30 au 31, l'ennemi a prononcé du sud-ouest de la cote 140 deux attaques à la grenade qui ont échoué.

Entre Somme et Oise.

Dans la journée du 28, nos canons de tranchée ont bouleversé les ouvrages ennemis au sud-est de Lassigny et détruit un observatoire.

Plus au Nord, l'ennemi, après un violent bombardement, a attaqué sur un front de plusieurs kilomètres, nos positions à partir de la boucle de la Somme à Frise et au sud du village. Dans toute la partie sud, cette attaque a complètement échoué; elle n'a réussi que sur le bord même de la Somme, à Frise, que tenait une de nos grandes gardes; mais elle a été rapidement enrayée sur ce point et des contre-

attaques immédiates nous ont permis de reprendre quelques-uns des éléments de tranchées enlevés par l'ennemi.

Dans la nuit du 28 au 29, une attaque de l'ennemi contre les positions occupées par nous dans la région de Lihons a été immédiatement arrêtée.

La journée du 29 a été marquée par une grande activité des deux artilleries dans la région d'Armancourt et dans celle de Lassigny, où nos batteries ont dispersé un convoi de ravitaillement et détruit un observatoire. Dans la soirée, l'ennemi a prononcé une attaque contre nos positions en face de Dompierre. A deux reprises il a été rejeté dans ses tranchées par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Dans la journée du 30, nos batteries ont pris sous leur feu des troupes ennemies dans la région de Beuvrignes et une colonne d'infanterie en marche sur la route de Lassigny à Roye.

Dans la journée du 31, nos canons de tranchée ont bouleversé les ouvrages ennemis de la région de Fresnoy au sud de Roye.

Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a démolé des observatoires à la cote 103 au sud de Berry-au-Bac, bouleversé les organisations ennemies dans la région de Sainte-Léocade et sur le plateau de Vaucourt et détruit en face de Sempur un ouvrage dont la garnison a été anéantie.

En Champagne.

A l'est de Reims, nos canons de tranchée ont efficacement bombardé les organisations adverses de Cernay.

Au nord de Prosnay, notre artillerie a bombardé les tranchées ennemies, provoquant sur quatre points différents du front de fortes explosions.

En Argonne.

La guerre de mines a continué dans la région de la Haute-Chevauchée. Dans la nuit du 30 au 31 janvier, nous avons répondu à l'explosion d'une mine allemande par un camouflet qui a détruit une galerie ennemie.

Sur les Hauts-de-Meuse.

Nos pièces à longue portée ont bombardé les cantonnements ennemis de Coudan, à l'est d'Etain et de Saint-Maurice-sous-les-Côtes, au nord de Hattonchâtel.

En Lorraine.

Notre artillerie a efficacement canonné les ouvrages ennemis entre Nomény et Eply; elle a pris sous son feu des convois dans la région de Domèvre.

Dans les Vosges.

Notre artillerie a effectué des tirs très efficaces sur Stocka et Stosviller; à l'est de Munster, elle a provoqué dans une usine transformée en dépôt de munitions, un incendie au cours duquel de nombreuses explosions ont été entendues.

En Haute-Alsace.

Nos batteries ont bombardé les positions ennemies d'Aspach, au nord d'Altkirch.

A SALONIQUE

Le 28 janvier des marins des quatre puissances de l'Entente ont débarqué, sous la protection des canons de la flotte, dans la presqu'île de Kara-Bouroun « Pointe-Noire », qui forme, avec l'épave Vardar situé à deux milles à l'ouest, les points d'entrée de la baie de Salonique, en face de la presqu'île de la Chalcidique.

Les détachements ont occupé la forteresse grecque dominant la rade; la garnison n'a offert aucune résistance, mais le commandant, obligé de l'évacuer, a formulé une protestation.

Pendant ce temps, de l'infanterie française entourait la forteresse du côté de la terre. Cette action des alliés a été dictée par des raisons stratégiques. On a, d'autre part, des raisons de croire qu'un sous-marin allemand se ravitaillait près de cette côte.

Le navire anglais *Norseman* a été, en effet, torpillé par un sous-marin allemand près de la pointe de Kara-Bouroun, dans les eaux territoriales grecques. C'est pour empêcher le retour

de pareils faits que la pointe de Kara-Bouroun a été occupée.

Les ministres alliés ont expliqué au gouvernement d'Athènes les raisons de leur décision.

FRONT RUSSE

Sur le front, depuis le golfe de Riga jusqu'au Pripet, on ne signale aucun fait important.

En Galicie, sur la Strypa moyenne, les éclaireurs russes ont coupé sur une grande étendue les réseaux de fils de fer ennemis et cerné un poste autrichien. Dans le corps à corps qui s'en est suivi, une partie des Autrichiens ont été tués; les autres ont été faits prisonniers.

Au Caucase, nos alliés ont réalisé de nouveaux progrès.

Les Turcs ont été délogés d'une série de positions importantes dans la région d'Erzeroum, où les avant-gardes russes ont atteint les ouvrages avancés de la défense de cette forteresse. Une tentative faite par les Turcs pour prendre l'offensive, à l'est d'Erzeroum, a été arrêtée par le feu de l'artillerie russe.

Dans la région de Melazghert-Knyss, les Turcs ont été complètement battus et obligés de se replier en désordre dans la vallée de Mouch.

Au cours de ces opérations, nos alliés ont fait de nombreux prisonniers et ont enlevé des canons, des mitrailleuses, de grandes quantités de matériel de guerre et des approvisionnements considérables.

FRONT ITALIEN

Sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia, les troupes italiennes ont réoccupé une partie du terrain qu'elles avaient dû abandonner dans la nuit du 25 janvier. Les prisonniers confirment qu'au cours des combats qui ont eu lieu dans cette région, l'ennemi a subi de lourdes pertes.

En Carnie, les Autrichiens ont attaqué les positions italiennes de Palgrande. Mais ces attaques ont été facilement repoussées.

Sur le moyen Isonzo, les batteries italiennes ont bombardé efficacement la gare de Santa-Lucia dans le secteur de Tolmino.

EN ALBANIE

La retraite des contingents serbes demeurés en Albanie se poursuit en bon ordre et sans incident notable.

Elle est favorisée par l'amélioration de la température et par la construction des ponts que la mission britannique a établis sur les rivières principales.

Des dépôts de vivres ont été organisés le long des routes de retraite. Les canons, les caissons et les munitions laissés par l'armée serbe à Saint-Jean-de-Médna ont été enlevés par des chaudières français et transportés à Brindisi. Les embarquements de troupes serbes se poursuivent régulièrement.

Les Austro-Hongrois, dont les forces principales occupent Scutari et la Boyana, ont poussé leurs éléments avancés jusqu'à Saint-Jean-de-Médna.

A l'est (armée bulgare), la situation n'a pas changé depuis un mois. Un détachement bulgare occupe Dibra. Une brigade de réserve est stationnée à Struga, au nord du lac d'Ochrida.

EN PERSE

Au sud du lac d'Ourmia, au cours d'une poursuite de l'ennemi, les Russes ont fait des prisonniers et pris des canons et des munitions.

A l'ouest d'Hamadan, dans la région de Kiangavar, ils ont repoussé l'offensive de l'ennemi.

Lors de l'occupation de la ville de Sultanabad, les troupes russes ont été solennellement accueillies, à une distance assez grande de la ville, par la population et les autorités provinciales.

Lettres à tous les Français

Le Comité présidé par notre éminent collaborateur M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, vient de faire paraître un nouveau fascicule signé par le général Mallette.

C'est une étude comparée de l'Allemagne et des Alliés, au point de vue de leurs forces respectives à l'heure actuelle.

Le fascicule du Comité Lavisse accompagne notre supplément consacré au Tableau d'Honneur.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La fête des Croix de guerre. — La fête des Croix de guerre, organisée par notre confrère le *Journal* en l'honneur des soldats qui ont été l'objet de citations, a eu lieu mardi après-midi, en matinée, dans la grande salle des fêtes du palais du Trocadéro, splendide-ment décorée de trophées de drapeaux des nations alliées et de gerbes de lauriers.

Le Président de la République, accompagné de M^{me} Raymond Poincaré, du général Dupargé, secrétaire général militaire, et de M. Olivier Sainière, secrétaire général civil de la présidence, assistait à cette fête patriotique, en même temps que MM. Malvy, ministre de l'intérieur; Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts; Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé; M. Briand, président du conseil, et le général Gallieni, ministre de la guerre, s'étaient fait représenter.

M. Poincaré a été reçu à son arrivée au Trocadéro par MM. Malvy, Dalimier et Godart; Marcel Delanney, préfet de la Seine; Laurent, préfet de police; Adrien Mithouard, président du conseil municipal de Paris; Charles Humbert, sénateur de la Meuse, etc.

Après l'exécution de la *Marseillaise* par la musique de la garde républicaine, M. Raymond Poincaré a prononcé le discours que nous publions plus haut.

Le programme de la fête, qui groupait les noms des principaux artistes de nos scènes parisiennes, a été interprété au milieu du plus vif enthousiasme.

L'anniversaire de Déroulède. — La ligue des patriotes s'est rendue dimanche au cimetière de la Celle-Saint-Cloud, pour déposer une couronne sur la tombe de son fondateur, Paul Déroulède, mort le 30 janvier 1914. On remarquait dans l'assistance M. Cauthier (de Clagny), ancien député, vice-président de la ligue, remplaçant M. Maurice Barrès, qu'une indisposition avait empêché d'assister à cette cérémonie; M^{me} Déroulède, sœur du regretté patriote; l'amiral Bienaimé, MM. Pugliesi-Conti, Maurice Spronck, députés de la Seine; Ernest Carnot, ancien député de la Côte-d'Or, l'un des nouveaux vice-présidents de la ligue; Marcel Habert, Adrien Oudin, Le Menut, Poirier de Nargay, conseillers municipaux; Chenu, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, et des délégations des vétérans des armées de terre et de mer, conduites par leur président M. Sansbeuf, avec drapeaux et bannières.

M. Gauthier (de Clagny) a prononcé une éloquente allocution, au cours de laquelle, après avoir rappelé les imposantes funérailles qui furent faites, il y a deux ans, à Paul Déroulède, il a renouvelé le serment du grand patriote: « Lutter jusqu'au dernier souffle pour chasser l'ennemi et assurer la victoire définitive! »

La cérémonie s'est terminée au cri de: « Vive l'Alsace-Lorraine française! Vive la France! »

M. Vesnitch, correspondant de l'Institut. — Samedi dernier, l'Académie des sciences morales et politiques, a procédé à l'élection d'un correspondant dans la section de législation. M. Milenko R. Vesnitch, ministre de Serbie en France et en Belgique, a été élu, à l'unanimité des vingt-sept votants.

Ce n'est point à titre de représentant de l'héroïque Serbie que M. Vesnitch — notre éminent collaborateur — a été élu. Bien avant la guerre, ses amis de l'Institut avaient pensé à poser sa candidature.

M. Vesnitch, qui est né dans le sandjak de Novi-Bazar, en 1863, et qui a émigré avec le reste de sa famille en Serbie, en 1868, après l'assassinat de son père par les Albanais, fut professeur de droit international à la faculté de Belgrade dès 1893. Elu député la même année, il devint presque tout de suite ministre de l'Instruction publique. Il reprit sa chaire en 1894. Impliqué dans l'affaire de l'attentat contre le roi Milan, condamné à deux ans de prison, amnistié en juin 1900, il fut réintégré dans sa chaire en 1901. Depuis lors, il a été successivement conseiller à la cour de cassation, ministre à Rome (1903), président de la Skouptchina et ensuite ministre à Paris. Il a représenté la Serbie à un grand nombre de congrès et de conférences, et il a publié de nombreuses études juridiques ou diplomatiques.

Les campagnes allemandes. — Le journaliste neutre qui revient d'Allemagne et que nous citions récemment (il s'appelle M. Hendrik Hudson) écrit ceci:

« Je crois qu'on se représente assez mal en France ce que les campagnes allemandes sont devenues depuis le début de la guerre. Dans les vastes plaines de Silésie et de Prusse orientale, on manque à cette heure d'hommes pour cultiver les champs. On manque aussi de chevaux. Faute de fourrage, le bétail disparaît peu à peu. Les propriétaires terriens, dont les domaines quadrillent les mornes étendues à l'est de l'Elbe, ne savent plus comment poursuivre leurs exploitations. Les agriculteurs se sentent menacés de la ruine.

« D'autre part, la lassitude de la guerre est, à la campagne, beaucoup plus grande qu'à la ville. Les pertes y sont à la fois plus considérables et mieux connues. Dans les hameaux, un paysan, si vous le lui demandez, vous énumérera gravement, en hochant la tête, tous les morts de la guerre à plusieurs lieues à la ronde. Enfin, à la campagne, on souffre plus cruellement qu'ailleurs de certaines privations du blocus, notamment du manque de pétrole, de la rareté de certaines denrées nécessaires. De tout cela résulte un mécontentement très vif. »

Le message du poète. — Le poète Gabriele d'Annunzio a, de nouveau, survolé Trieste, où au nom des Italiens, il a jeté des proclamations, aux Triestins qui espèrent. Puis il revint vers Venise, où il eut la touchante pensée de rapporter une sorte de réponse des Triestins.

Il était midi. La place Saint-Marc grouillait de peuple. L'aéroplane aux couleurs nationales apparut, tournant au-dessus des Procuraties. Bientôt, il lâcha un paquet qui tomba sur la coupole de la basilique. On courut l'y chercher et on lut ceci:

« Trieste, qui souffre et résiste avec une admirable constance, envoie aujourd'hui, à travers le golfe, son sourire de douleur à Venise qui, comme elle, patiente et intrépide, ne doute pas de la victoire et ne cesse de la hâter par ses vœux, ses actes et ses sacrifices. »

Le message a été déposé au musée civique.

La prison de Cottigné. — Cottigné possède une prison digne en tous points de ce pays patriarcal qu'est le Montenegro. Aucune muraille extérieure ne l'enclose; les prisonniers meublent chacun leur cellule suivant leur goût personnel.

La nourriture y est abondante et encore plus choisie que dans notre meilleure prison du dernier modèle. On y distribue fréquemment du vin et des cigarettes. Les détenus, qui ne sont astreints à aucun travail, s'habillent à leur guise.

Il régnait dans cette prison unique au monde une aimable liberté. Les hôtes peuvent recevoir leurs amis, les jours fériés.

Toutefois, ils ne sont point admis à sortir. Les exemples de floraison en janvier sont rares. Les anciens chroniqueurs en citent quelques cas, en 582, en 584, en 1183 — où les vendanges eurent lieu en juillet — en 1258, où « fut le temps si doux et si suave que en tout l'iver ne gela que deux jours. Ou mois de janvier trouvoit-on les violettes et les fleurs de fraisières, et étoient les pommiers tous blancs fleuris. »

En 1538, 1572 et 1661, les arbres furent également en fleurs dès les premiers jours de l'année. Mais avril et mai gâtèrent tout. Rien ne sert de courir...

La floraison précoce n'est d'ailleurs pas spéciale aux environs de Paris; en Lorraine, dans la vallée de la Moselle, on a signalé, le 1^{er} janvier dernier, comme étant en fleurs, — dans certains coins privilégiés, bien entendu, — la violette, la primevère, la pâquerette, la giroflée, la corbellle d'argent, la pensée, la renoncule.

Et le 6 janvier, on a aperçu, sur la côte anglaise, une bande de vingt hirondelles.

Leurs Étudiants

Il y a dans toutes les satires un parti-pris d'exagération. Ce n'est donc pas à elles qu'il faut recourir pour se faire une idée exacte des anciennes universités d'Allemagne. Une étude publiée en 1858 par un Allemand, Oskar Dolch, nous offre les garanties de modération et de justesse voulues.

Un des traits les plus surprenants pour nous autres Français est la supériorité reconnue et consacrée des étudiants nobles ou riches sur leurs camarades roturiers ou pauvres. Alors qu'en France, à aucune époque, il n'a existé de collège spécial pour la noblesse et que l'égalité a toujours régné entre condisciples, en Allemagne, les jeunes comtes et les jeunes barons, pensionnaires chez les professeurs, jouissaient d'honneurs et de prérogatives de toutes sortes. A Vienne, ils avaient la préséance officielle sur leurs propres professeurs. Longtemps, ils eurent le droit de porter l'épée et un panache sur la tête. Leurs thèses, bonnes ou mauvaises, s'imprimaient en in-folio tandis que les dissertations des fils de la bourgeoisie et du peuple n'avaient droit qu'à l'in-quarto. Ils occupaient à l'église une loge grillée, en avant des fabriciens et des marguilliers de la paroisse; un étudiant roturier qui se serait hasardé à y pénétrer se serait vu chasser de l'université; par contre, les chiens avaient le droit d'y accompagner leurs maîtres.

Tout ce qui touchait à ces privilégiés se croyait d'une autre essence que le commun des mortels: jusqu'à leurs blanchisseuses qui ne frayaient pas avec celles qui lavaient le linge des autres étudiants.

Les bons bourgeois de la ville se laissaient molester par les étudiants, dans l'intérêt du commerce. Ils ne mariaient pas leurs filles sans que les étudiants fissent irruption chez eux, pendant le repas de noces, parfois en enfonçant les portes et les fenêtres.

Pendant la belle saison, les étudiants, sortant de la ville, se répandaient par bandes dans les campagnes, volant les oies, les poules, les canards, pillant les vergers et tirant des coups de fusil à poudre dans les maisons. Malgré leur docilité, les paysans prenaient quelquefois leur fourche pour défendre leur bien et plus d'un étudiant revenait blessé de ces expéditions.

Le tabac était déjà en grand honneur au dix-septième siècle dans les universités allemandes. L'usage qui commença de se répandre pendant la guerre de Trente ans devint rapidement général. On avait formulé cette règle qu'un maître professeur fumait cinquante pipes en une séance et un licencié quatre-vingts pendant qu'un docteur, dans le même temps, devait achever sa centième pipe.

Quant à la boisson, Mathias Friedrich dit dans son *Diable ivrogne*: « Qu'ajouterai-je? Ils ont inventé un ordre qu'ils appellent celui des souldards. » Le *Willkomm* est une invention de l'époque. C'est un verre d'une énorme capacité que l'on doit vider d'un seul coup, sans pouvoir le replacer sur la table autrement que renversé.

L'imagination allemande a joué amoureux-ment avec le contenant comme avec le contenu; elle s'est complue à varier les formes du verre comme les modes d'ingurgitation. Il était des vases à boire qui ressemblaient à des navires, des moulins à vent, des lanternes, des cornemuses, des écritoires, des bonbonnières, des trompes, des bâillons, des hures de sangliers, etc..

Il manquerait un trait à ce tableau des mœurs allemandes, telles que nous avons apprises à les connaître, si nous n'y retrouvions le bouffon et le souffre-douleur.

Cet office était rempli par les étudiants de première année, ceux, bien entendu, qui n'avaient ni naissance, ni fortune. Les pauvres diables étaient à la lettre martyrisés par les anciens. Il leur était défendu de mettre des souliers et surtout des bottes : ils allaient nu-pieds ou chaussés de vieilles savates, derrière leurs supérieurs dont ils portaient les pipes, les blagues à tabac, les épées et les manteaux ; ils décrotaient leurs souliers. Pendant le repas, ils rampaient sous la table en aboyant comme des chiens ou en gloussant comme des poules, pour divertir les convives qui leur administraient des coups de pieds et des soufflets. On leur faisait avaler de force des mouchures de chandelles, des coquilles de noix assaisonnées d'encre, des orties hachées avec du lard rance, relevées de moutarde et d'huile de lampe.

Ces malheureux devaient encore constituer des rentes annuelles à leurs persécuteurs, avec l'argent qu'ils recevaient de leurs familles, les approvisionnement de vin, de bière et d'eau-de-vie. Ils allaient, sur l'ordre des anciens, voler à la devanture des marchands de volaille et dévaster les vergers des environs, carillonner aux portes des bourgeois. Il leur était interdit, sous peine d'amende, de faire la cour aux filles, et ils avaient à l'église un coin à part comme les lépreux.

Quand la première année était passée, ils prenaient leur revanche sur les nouveaux venus. Élevés à la dignité de « drilles », dans une cérémonie d'initiation burlesque, ils opprimaient à leur tour et exploitaient leurs camarades.

En 1661, le gouvernement du duc de Saxe avait voulu, par un décret, affranchir les étudiants de première année. Mais ceux-ci refusèrent leur libération. Au nombre de deux mille, ils firent une émeute et on dut les laisser dans leur servitude et leur abjection. Tels étaient alors les professeurs de la « kultur » germanique.

Adolphe ADERER.

« Roulez, tambours ! »

Au cours de la manifestation qui a suivi, à Lausanne, l'enlèvement du drapeau de l'Empire hisse au consulat d'Allemagne, la foule a entonné la *Marseillaise* et l'hymne *Roulez, tambours !* Cet hymne commence ainsi :

Roulez, tambours, pour couvrir la frontière,
Aux bords du Rhin, guidez-nous au combat.
Battez gaiement une marche guerrière ;
Dans nos cantons, chaque enfant naît soldat.
C'est le grand cœur qui fait les braves,
La Suisse, même aux premiers jours,
Vit des héros, jamais d'esclaves,
Roulez, tambours ; roulez, tambours !

Il n'est pas hors de propos de rappeler les circonstances où il fut composé. C'était en 1857. La guerre semblait imminente entre la Suisse et la Prusse à la suite d'un conflit qu'avait provoqué l'entrée de Neuchâtel dans la Confédération helvétique.

Le poète et philosophe genevois Amiel, inspiré par la Muse guerrière, improvisa l'ode dont on vient de lire la première strophe et qui prit aussitôt rang parmi les chants patriotiques de la Suisse.

L'armée fédérale, sous le commandement du général Dufour, fut concentrée pendant quelques jours dans les petits cantons, puis elle marcha résolument jusqu'à la frontière du Rhin. Arrivée à Schaffouse, alors qu'elle s'attendait à rencontrer les soldats prussiens, elle ne trouva qu'un paisible douanier, qui fumait sa pipe sur l'autre rive du fleuve... La France, qui n'avait pas cru devoir rester neutre, était intervenue et le roi de Prusse avait dû céder.

On comprend maintenant pourquoi les manifestants de Lausanne ont chanté *Roulez, tambours !* l'autre jour, sous les fenêtres du consulat d'Allemagne. — P.

ZEPPELINS SUR PARIS et sur la banlieue

Il y a dix mois, sur quatre zeppelins qui tentèrent, dans la nuit du 21 mars 1915, d'effrayer Paris par un bombardement de style « colossal », deux furent obligés promptement de faire demi-tour, et les deux autres ne purent que lancer une douzaine de bombes dans la banlieue Ouest.

Depuis, on avait entendu parler, de temps à autre, de quelque tentative avortée. Dans la nuit de samedi, les zeppelins ont voulu défermer encore l'attitude dédaigneuse des Parisiens. Un dirigeable, dont le passage sur la Ferté-Milon avait été signalé vers 9 h. 20, a pu, grâce aux brumes de la vallée de la Marne et au brouillard diffus dans la haute région de l'atmosphère, venir jusqu'à Paris. L'alarme a été donnée immédiatement par les pompiers, un peu avant dix heures, et les dernières notes du « garde à vous » venaient à peine de retentir qu'on entendait distinctement des détonations formidables.

La première attaque.

C'est dans un temps extrêmement court que le zeppelin a lancé tous ses projectiles : environ une minute. Il s'est immédiatement éloigné dans la direction de l'Ouest. La rapidité de son passage et la brume l'ont sauvé. Néanmoins, dès l'alarme donnée, M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat de l'aviation, et le colonel Mayer se rendaient au Bourget. Nos avions se mettaient en route. Cinq d'entre eux ont pu apercevoir le zeppelin et lui tirer dessus.

Le raid du zeppelin a malheureusement fait un certain nombre de victimes : on a à déplorer la mort de 26 personnes et les hôpitaux ont recueilli 27 blessés.

Dès que le zeppelin eût signalé sa présence, M. Poincaré, accompagné de M. Malvy, ministre de l'intérieur, se rendit dans le quartier atteint par les projectiles. Le Président a visité tous les points de chute et s'est rendu compte des dégâts commis. Un projectile est tombé au milieu de la chaussée d'une grande voie, creusant une excavation d'environ quatre mètres de diamètre au-dessus de la voûte d'une ligne du métro. Un train bondé venait de passer deux minutes avant la chute. Six maisons ont été éventrées ou démolies.

Quatorze bombes de 63 kilogrammes ont été jetées par le dirigeable ennemi ; deux ou trois n'ont pas éclaté.

On a tout dit sur l'inutile sauvagerie de ces bombardements de capitales auxquels l'Allemagne s'essaye de loin en loin, sans illusion probable sur les résultats réels. Crimes purement gratuits qui ne produisent aucun effet ni militaire, ni psychologique. Nous venons d'en avoir une nouvelle preuve. Les dirigeables ennemis peuvent semer la mort et la destruction ; ils ne réussiront pas à provoquer, parmi la population parisienne, la terreur et la panique, escomptées par le kaiser.

Nouvelles alertes.

Dans la soirée du 30, un dirigeable allemand s'est porté dans la direction de Paris. Il n'a atteint que la banlieue.

Canoné par nos batteries spéciales et attaqué par nos avions, il a lancé, avant de remonter vers le Nord, un certain nombre de bombes, qui n'ont causé aucun dégât important.

Dans la soirée du 31, un nouveau zeppelin a franchi nos lignes dans la région de Soissons, mais signalé immédiatement et bombardé, il a fait demi-tour avant d'atteindre Compiègne.

A la Chambre.

Mardi, M. Dejeante a demandé à interpellier le ministre de la guerre sur les mesures prises contre les raids de zeppelins sur Paris.

Le général Gallieni, ministre de la guerre, a répondu qu'il était prêt à donner toutes les indications nécessaires à la commission de l'armée, mais qu'il préférait éviter le débat public, craignant de porter à la tribune des renseignements qui pourraient renseigner l'ennemi.

En réponse à une intervention de M. Charles Benoist, le président du conseil rend hommage au corps héroïque des aviateurs militaires qui font chaque jour son devoir dans les conditions les plus difficiles.

« Prétendre, dit M. A. Briand, qu'il y a une crise de l'aviation, au moment même où nos

aviateurs accomplissent chaque jour des prodiges d'héroïsme et où, sur le front, notre aviation affirme chaque jour sa supériorité ; profiter de ce qu'un événement pénible s'est produit à la faveur des circonstances atmosphériques en face desquelles il est raisonnable et juste de reconnaître que souvent les précautions les plus minutieuses sont impuissantes ; profiter de cet événement pour jeter le doute dans une population admirable de calme et d'énergie, je dis que ces propos sont de nature à porter atteinte à la confiance du pays et ne constituent pas un élément de victoire. » (Applaudissements.)

Le président du conseil indique que 30 aviateurs se sont élevés immédiatement pour combattre les zeppelins et que, pendant des heures, ils ont essayé, dans des conditions particulièrement périlleuses, au milieu du brouillard, d'atteindre l'agresseur.

Il ajoute que, dans les semaines précédentes, ces mêmes aviateurs ont, comme représailles, bombardé des villes allemandes, la gare de Metz deux fois, et Fribourg.

D'accord avec le ministre de la guerre, M. Briand insiste pour que le débat public n'ait pas lieu.

La Chambre, se rangeant à cet avis, ajourne l'interpellation. Le ministre de la guerre se rendra mercredi à la commission de l'armée pour donner toutes les explications qui lui seront demandées.

FANTAISIES

LE RÉCIT DE TOMMY

Et prenant son ami Poilu par le bras, Tommy s'exprima ainsi :

— Vous connaissez la province d'Ulster, oui ? Mon père a une château de cet côté... dans les montagnes. C'est une pays où il n'y arrive rien de nouveau jamais... autre que le soleil après pluie ; et pas de journal non plus. Et un jour, un petit circus avec trois chevaux seulement et une vieux ours boiteux, il vient dans cette pays, par hasarde — pour-quoi le clown avait été malade un longtemps, et le manager, il n'avait pas d'argent pour retourner toute de suite à Belfast.

Vous sait que nous sommes aussi catholiques, en Irlande, et, comme c'était Pâques, bientôt, le clown de cet cirque, qui n'était pas très dévot, paravant, il sent revenir son religion, tout d'un coup, pourquoi il avait manqué mourir. (Il est souvent comme ça, n'est-ce pas ?)

Alors, il va lui confesser, et le curé n'était pas une grande savant, je crois. Il n'avait rien viou du toute, dehors son village.

Et quand le clown a finie dire ses péchés, le curé dit lui :

— Vous êtes étranger, n'est-ce pas, mon ami ?

— Oui, mon père.
— Et quel métier vous fait ?
— Je suis une acrobate...
— Acrobate, oh ! qu'est-ce que c'est ?
— Je travaille dans le cirque. Je fais le... le rigolade, et le voltige et le somerset... (Somerset, c'est comme à que nous dit le qu'on bioute, et le périlleux saut, chez nous ; mais le curé ne savait pas non plus quoi c'est).

— Somerset, il dit, what is it ?
— Attendez un peu, mon père, il répond le clown, je vais vous le montre. Et aussitôt, il tourne deux ou trois cabrioles, et finalement, il reste debout, faisant le poirier : son tête en bas et ses pieds en l'air. Oui !

... Mais vous devez savoir que dans le fond de cette église il y avait aussi un pauvre vieux femme avec son fille, attendant leur tour à demander pardon, pour leurs péchés. Et quand la mère a viou cet homme avec les jambes au ciel, elle dit à son fille :

« Courez vite chez nous, et mettez une paire de pantalons propres, Betzy, si c'est de cette manière-là que le curé fait faire pénitence aujourd'hui ! »

George AURIOL.

LE CONTRÔLE AUX ARMÉES

Discours du général Gallieni, ministre de la guerre

DÉCLARATION DU PRÉSIDENT DU CONSEIL

Dans la séance de la Chambre du vendredi 28 janvier, M. Léon Accambray ayant questionné le ministre de la guerre « sur les attributions des fonctionnaires du corps du contrôle de l'administration des armées », le général Gallieni a prononcé le discours suivant :

M. le général Gallieni, ministre de la guerre. Messieurs, l'honorable M. Accambray me pose trois questions : la première concerne les attributions du corps du contrôle, c'est une question d'ordre général. Les deux autres sont d'ordre plus spécial. L'une est relative à l'examen des marchés passés entre la date du 31 août 1914 et la fin de l'année dernière ; l'autre a trait à l'action du contrôle dans la zone des armées.

Je répondrai de mon mieux à ces trois questions.

1^o En ce qui concerne les attributions du corps du contrôle, vous savez qu'au début de la guerre les stocks d'approvisionnement qui avaient été constitués sur tout le territoire pour faire face aux besoins de nos armées ont été rapidement épuisés.

Il a fallu s'empressement de reconstituer ces stocks et, pour cela, nous avons dû construire des usines, des fabriques pour produire le drap, la toile, les produits alimentaires, les poudres, les munitions, etc. Les commandants de région se sont trouvés à ce moment dans une situation difficile, parce que le personnel spécialiste : officiers d'artillerie, officiers du génie, fonctionnaires de l'intendance, qui étaient plus aptes que quiconque à mener à bien cette lourde tâche, étaient presque tous partis pour le front. Les commandants de région n'avaient plus alors à leur disposition qu'un personnel insuffisant, animé, certes, de la meilleure volonté, mais, en fait, peu apte à ces organisations et à ces créations.

C'est alors que le ministre de la guerre de l'époque, M. Messimy, pensa à utiliser les fonctionnaires du contrôle qu'il avait auprès de lui. Par un décret préparé par ses soins et que signa son successeur, il les envoya dans les régions, comme directeurs des services du matériel, et je dois de suite dire que les commandants de région ont rendu hommage à la collaboration que les fonctionnaires du contrôle leur ont apportée pour la reconstitution de nos approvisionnements. Mais il est certain que ces fonctionnaires ont été ainsi détournés de leurs attributions légales...

M. Joseph Caillaux. Très bien ! très bien !

M. le ministre de la guerre. ... qu'ils ont joué ainsi un rôle actif ; mais vous vous rappelez l'observation que je vous faisais récemment. Nous devons certainement être les serviteurs du règlement quand cela est possible. (Applaudissements.)

M. le ministre de la guerre. Mais quand c'est le bon sens qui l'exige, nous ne devons pas hésiter à marcher contre le règlement avec le bon sens. (Nouveaux applaudissements.) C'est un principe auquel je me suis toujours conformé. Telle était la situation au début de la guerre, et j'estime que M. Messimy a parfaitement agi ; si j'avais été à sa place, j'aurais fait exactement comme lui.

M. Léon Accambray. C'était au 31 août 1914 !

Un membre. A cette époque, M. Millerand était ministre de la guerre.

M. Duclaux-Monteil. Ce n'est pas une question de personnes.

M. le ministre de la guerre. M. Accambray

nous déclare que les fonctionnaires du contrôle sont en quelque sorte disqualifiés parce qu'ils ont exercé ces fonctions administratives. Je ne suis pas de son avis. Je vous avoue que j'ai une bien meilleure opinion que lui de ces fonctionnaires. Ils ont toujours montré dans leur mission le plus grand esprit d'indépendance ; ils ont toujours tenu à prouver qu'ils étaient l'émanation directe du ministre.

Mais je suis convaincu que M. Accambray, en me posant la question dont il s'agit, n'a pas voulu créer des difficultés, je ne dirai pas au ministre de la guerre, dont la personnalité importe peu, mais à l'administration militaire. Nous sommes d'accord tous deux pour demander qu'il y ait un contrôle effectif, et nous sommes d'accord tous deux pour rendre les contrôleurs à leurs attributions normales. (Très bien ! très bien !)

Mais si M. Accambray vient me dire : les contrôleurs sont disqualifiés (Mouvements divers), il me met réellement dans une situation difficile. Aujourd'hui, nous avons besoin de ces contrôleurs. Dans quelle situation se trouvera le ministre de la guerre si on conteste leur autorité ? Je ne puis accepter cette objection.

J'ai été, moi aussi, contrôlé souvent et, parfois, malgré la bonne opinion que j'ai des contrôleurs, j'ai estimé qu'ils n'étaient pas toujours au courant des difficultés locales, ce qui, en certains cas même, les conduisait à commettre des erreurs. J'estime, au contraire, que les contrôleurs, du fait qu'ils ont participé aux créations et aux organisations du début de la guerre, par cela même qu'ils ont apprécié les difficultés rencontrées par les commandants de région lorsqu'il a fallu reconstituer tous nos approvisionnements, sont aujourd'hui dans de bien meilleures conditions qu'avant la guerre pour exercer leur contrôle. (Applaudissements.)

Quoi qu'il en soit, lorsque la situation s'est améliorée, mon prédécesseur a modifié le rôle de ces fonctionnaires, supprimant les directions des services du matériel et laissant auprès des commandants de région, sur leur demande même, quelques fonctionnaires du contrôle en qualité de conseillers administratifs.

En outre, depuis mon arrivée au ministère, j'ai estimé qu'on pouvait sans inconvénient rappeler sans exception à Paris les fonctionnaires du contrôle et leur rendre leurs attributions normales, en raison de l'importance que prenaient tous nos services ; en raison aussi de l'énormité des dépenses qui sont engagées par le ministère de la guerre. (Très bien ! très bien !)

Actuellement, les fonctionnaires du contrôle sont rendus à leurs fonctions. Ils sont, comme je disais, l'émanation directe du ministre ; ils se rendront à l'avenir sur différents points du territoire pour inspecter tous les services. (Très bien ! très bien !)

Je voudrais aussi que, par l'application méthodique d'un programme actuellement à l'étude, ils puissent me rendre compte à tout moment de la situation exacte et être en mesure d'arrêter le bilan des ressources de nos grands services de l'intérieur pour me permettre d'y apporter les modifications et les améliorations nécessaires. (Très bien ! très bien !)

Enfin, messieurs, je voudrais que les fonctionnaires du contrôle puissent m'aider dans le travail de réforme que, vous le savez, j'ai eu l'audace d'entreprendre. Je reconnais qu'il y a là une tâche excessivement difficile, car rien

n'est plus tenace que la routine, défendue par une armée de fonctionnaires qui voient dans les réformes une atteinte à des traditions séculaires ainsi qu'à des privilèges précieux. (Applaudissements.) Toucher à ce vieil édifice démodé, c'est évidemment troubler les habitudes d'hommes qui, souvent, de père en fils s'en sont constitués les gardiens jaloux et exclusifs. (Nouveaux applaudissements.) Mais, messieurs, le but est tracé ; j'espère pouvoir l'atteindre en écartant les oppositions et les obstacles qui seront sur ma route.

Ce que j'appelle le premier stade de ces réformes a déjà été réalisé. Les instructions qui s'y rapportent ont paru au *Journal officiel*, et j'espère pouvoir mener à bien les deux autres stades. J'ai précisé le programme de l'ensemble de la réforme dans une note que je vous demande la permission de vous lire :

« L'engorgement de l'administration de la guerre semble avoir trois causes principales :
« 1^o Un abus des comptes rendus, pièces périodiques et documents divers inutiles, qui arrivent jusqu'au ministre. A maintes reprises, mes prédécesseurs s'étaient déjà préoccupés de cette question, et diverses circulaires avaient prévu la réduction ou la suppression d'une partie de ces documents.

« Le premier stade de la réorganisation que j'entreprends a pour objet précisément le rappel à l'observation de ces circulaires et l'extension des dispositions de certaines d'entre elles. Il prévoit une réduction du travail imposé aux autorités subordonnées dans l'ordre d'idées que j'indique et supprime d'un seul coup, en tenant compte des régions, 1,200 pièces environ, dont la périodicité va de la semaine au mois.

« 2^o Cette simplification immédiate est de seconde importance par rapport à celle qui sera réalisée quand, au-dessous du ministre, une hiérarchie nouvelle m'aura permis de décentraliser mon action de contrôle et de surveillance, laquelle, à l'heure actuelle, ne s'exerce en fait que par les comptes rendus documentaires qui me parviennent de tous les points du territoire.

« En outre, à l'intérieur même du ministère, l'action de direction du ministre, qui s'éparpille à l'heure actuelle sur une quinzaine d'organes distincts, directions ou services généraux, est contraire à toutes les lois admises en matière de commandement. Il importe de ramener à cinq ou six le nombre des subordonnés immédiats du ministre, en contact permanent avec lui et recevant de lui ses directives personnelles.

« La réorganisation du ministère de la guerre, qui date de 1871, et qui correspond précisément à une période où l'activité de l'administration centrale, quoique à un degré moindre, a dû présenter quelques analogies avec l'activité des temps présents, a fait état de la considération que j'indique et a groupé tous les services du ministère en quatre organes comprenant : l'état-major et trois directions générales.

« C'est à une organisation du même genre que je m'efforce d'aboutir.

« Les deux réformes que j'indique, basées sur un groupement nouveau des autorités jusqu'ici subordonnées à l'action directe du ministre, sont de nature à simplifier considérablement sa tâche, à décentraliser son action de direction et de contrôle et à permettre une satisfaction bien plus large et plus rapide des multiples besoins que crée l'état de guerre. L'ensemble de cette réorganisation fera l'objet d'une deuxième série de réformes, d'un deuxième stade. Cette partie de l'œuvre que j'ai entreprise sera terminée vers la fin de février.

« 3^o Une dernière série de réformes s'imposera encore. Mais celle-là ne pourra s'exécuter qu'avec le concours du Parlement, auquel je devrai demander la modification de dispositions légales existantes.

« Toute notre administration publique, basée

sur des errements vieux, en général, de plus d'un siècle, remontant à la période napoléonienne et codifiés pour la dernière fois, dans leur ensemble, vers la fin du deuxième empire, tient compte de la nécessité, d'une part, de pouvoir suivre dans toute l'étendue du territoire les détails de l'administration, mais, d'autre part aussi, des lenteurs et des difficultés des communications. Le système imaginé a institué un contrôle fixe à Paris et l'envoi dans la capitale de toutes les pièces comptables, en copie ou en original. Cette centralisation de documents oblige tous les échelons de la hiérarchie à un travail énorme, sans qu'on puisse garantir que le travail de vérification qui s'exécute sur pièces à Paris donne des résultats manifestement supérieurs au travail de vérification qui s'exécute sur place.

« J'estime que l'on réalisera à la fois gain de temps, de travail et d'argent, en renversant le système qui a jusqu'ici prévalu et en organisant le contrôle mobile d'une administration et d'une comptabilité qui, par destination, doivent rester fixes. (Très bien ! très bien !)

« Pour la comptabilité, par exemple, je voudrais que l'on appliquât les règles élémentaires de la comptabilité commerciale, tout comptable inscrivant ses dépenses sur un livre-journal et les classant ensuite dans un grand-livre, sur lequel, périodiquement, des contrôleurs viendraient, après vérification, donner quittance des sommes dépensées et relever les indications nécessaires pour être produites ultérieurement devant la cour des comptes chargée de l'apurement définitif.

« Du même coup, je ferais justice de toutes les complications inventées pour la justification sur pièces des sommes réellement employées dans tel ou tel service, états multicolores en double ou triple expéditions se recoupant les uns les autres, recoupant eux-mêmes d'autres états, registres compliqués dont on relève périodiquement les interminables inscriptions, revues de centralisation, etc.

« Ce sera le troisième et dernier stade de la réforme entreprise. Je le considère comme indispensable. » (Applaudissements.)

Permettez-moi de vous donner un exemple des errements actuels.

Voici un document qui s'appelle une situation administrative; aux termes des règlements en vigueur, cette situation doit indiquer nominativement les hommes faisant mutation, avec leur numéro matricule, nom, grade et emploi, ainsi que la mutation dont ils sont l'objet.

Elle a été accomplie à la 29^e compagnie du 144^e de ligne pour la journée du 9 octobre 1915; elle a 420 lignes uniquement employées à l'énumération des mutations. Je ne continue pas à la dérouler sous vos yeux, elle a plus de 3 mètres de long. (Rires.)

Je reconnais que mon exemple est choisi; mais je puis dire aussi que je n'ai eu que l'embarras du choix.

Cet état est produit chaque jour, dans chaque compagnie, escadron ou batterie, par les soins du capitaine et vérifié successivement par le major, le trésorier et le sous-intendant.

Or un document de cette sorte ne peut être vérifié par personne; pas plus par le capitaine, qui n'a cependant qu'une situation administrative par jour à faire établir, ni, à plus forte raison, par le major et le trésorier, et moins encore par le sous-intendant local, qui en reçoit pour examen jusqu'à une centaine d'analogues par jour.

On ne s'aperçoit pas, en temps de paix, des inconvénients de pareils procédés de comptabilité ou d'administration parce qu'en temps de paix, les mutations affectant une unité sont relativement insignifiantes.

En temps de guerre, un règlement qui oblige à de pareils errements n'est-il pas condamné sans rémission? (Très bien ! très bien !) Vous signalez, et à juste titre souvent, l'urgence d'apporter remède à certains abus dans l'emploi de la main-d'œuvre militaire : en matière de tra-

vail de bureau, en particulier, ne faut-il pas, avant tout, que je vous propose les moyens indispensables à cet effet, en vous demandant d'affranchir mon administration des contraintes d'un système dont voici les résultats.

En espèce, et si l'on est obligé de conserver de pareils documents, je crois qu'il importe d'adopter de simples indications numériques, sans astreindre les comptables des unités à recopier *in extenso* le détail nominatif des mutations qu'ils consignent par ailleurs sur des registres *ad hoc*.

Le contrôle sera toujours possible par la comparaison des indications numériques de l'état avec les indications nominatives des registres, quitte pour le vérificateur à se déplacer lui-même, le jour où il jugera sa vérification nécessaire pour venir compulser les registres en cause.

En d'autres termes, j'estime que l'on doit tendre vers un contrôle mobile et une comptabilité fixe; c'est exactement le contraire de ce qui se passe à l'heure actuelle. De là cette surabondance d'états, documents et comptes rendus de toutes sortes qui transforment la gestion de notre administration en une bureaucratie envahissante qui submerge les meilleures volontés d'agir. (Très bien ! très bien !)

C'est plus qu'une réforme à entreprendre. Quelques progrès notoirement sont déjà réalisés, mais l'œuvre de transformation demandera plusieurs mois, si l'on veut, et c'est nécessaire, ménager les transitions et procéder sans à-coup dangereux pour la bonne exécution du service.

M. Victor Dalbiez. L'armée était organisée en vue de la paix.

M. le ministre de la guerre. Je passe maintenant à la deuxième question posée par l'honorable M. Accambray : celle relative à l'examen des marchés pendant la période qui s'étend du 31 août 1914 jusqu'au 2 janvier 1916, date du décret fixant les conditions d'emploi du corps de contrôle. On peut diviser cette période en deux autres : la première comprenant du 31 août 1914 à la fin de 1914.

Dans celle-ci, on peut dire qu'il n'y a eu aucun contrôle. Les circonstances étaient graves; il fallait s'occuper de reconstituer les stocks; comme je vous l'ai dit, il fallait s'occuper de la situation militaire, qui était celle que vous connaissez. Le contrôle n'a pas fonctionné.

Dans la deuxième période, qui s'étend de fin 1914 au 2 janvier 1916, les marchés ont été examinés de manière normale, pour les marchés au-dessous de 50.000 fr., par les contrôleurs dans les régions, pour ceux au-dessus de ce chiffre, par la direction du contrôle.

Je reconnais que, pour la première période surtout, il y a eu de nombreuses lacunes, et je suis certain que les commissions des marchés de la Chambre et du Sénat rendront de précieux services en nous faisant connaître ces lacunes et les irrégularités qui ont été commises, afin d'en éviter le renouvellement. (Très bien ! très bien !)

J'arrive à la troisième question : l'action du contrôle dans la zone des armées.

Sur la nécessité de ce contrôle, je suis entièrement d'accord avec l'honorable M. Accambray. (Vifs applaudissements sur les bancs des partis socialistes, républicains socialistes, républicains radicaux et radicaux socialistes.) L'article 26 de la loi du 16 mars 1882 est d'une netteté absolue. « Indépendamment de leur inspection, les contrôleurs peuvent être chargés par le ministre, en temps de paix comme en temps de guerre, de toutes études ou missions intéressant le bon ordre des finances et la régularité de l'administration dans l'armée. »

D'ailleurs, en dehors de tout texte législatif, il est de l'évidence même que, quelle que soit la confiance que nous ayons dans les chefs qui commandent nos armées, il n'est pas admissible que ces armées, qui constituent les forces vives du pays, échappent à tout contrôle de la part du Gouvernement. (Nouveaux applaudissements sur les mêmes bancs.)

Mais, messieurs, il faut bien préciser : la situation n'est pas la même à l'intérieur que sur le front. Sur le front, nos armées sont en présence de l'ennemi; sur le front, ce sont les opérations militaires qui priment tout et il serait inadmissible qu'une opération de contrôle quelconque, ou même un acte de commandement émanant d'une autre autorité que celle du général commandant en chef puisse s'exercer sans un accord préalable avec lui. (Applaudissements.)

Ce serait certainement le gêner dans l'exécution de sa mission.

M. Walter. Personne n'a dit le contraire. M. le ministre de la guerre. C'est d'après ces principes que le contrôle vient d'être organisé aux armées.

Il est entendu que le ministre de la guerre, conformément à l'article de loi que je viens de lire, enverra des contrôleurs dans les armées pour y faire des études, des enquêtes, des investigations sur tous les services où leur action sera jugée nécessaire. J'ajouterai que déjà cette organisation est entrée en application puisque, il y a deux jours, le 26, j'ai envoyé deux contrôleurs dans l'une des armées du front pour examiner les marchés passés par cette armée. (Très bien ! très bien !)

En résumé : 1^o Les fonctionnaires du contrôle sont rendus à leurs attributions normales; je compte les utiliser pour les enquêtes et investigations nécessaires et me faire aider par eux pour mener à bien le travail de réforme que, je le répète, je suis assez audacieux pour entreprendre. (Très bien ! très bien !)

2^o Les marchés, jusqu'à la fin de 1914, n'ont pas été contrôlés. Depuis lors, ils l'ont été d'une manière normale.

3^o L'action du contrôle s'exercera dans la zone des armées d'après les principes que je vous ai indiqués, mais en se mettant toujours d'accord avec le général en chef parce que, je le répète, les opérations militaires priment tout. (Applaudissements.)

M. Jules Nadi. Et en cas de conflit, qui les départagera? (Bruit.)

M. le ministre de la guerre. Vous savez que, pour la conduite des opérations militaires, le général en chef n'est pas seul; il a devant lui un ennemi qu'il tient à bout de bras depuis dix-huit mois. (Applaudissements.)

Messieurs, j'ai terminé. Je crois bien que, dans ces trois ordres d'idées, vous pourrez constater que des progrès ont été réalisés et que l'administration de la guerre, comme du reste le haut commandement, ont tenu compte des désirs exprimés par la Chambre par l'intermédiaire de ses commissions de l'armée et du budget. (Vifs applaudissements.)

Déclaration de M. Aristide Briand

PRÉSIDENT DU CONSEIL

Répondant à une demande d'interpellation de M. Brizon, le président du conseil a fait la déclaration suivante :

M. Aristide Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères. Le Gouvernement ne peut pas accepter une interpellation de cette nature; et je suis certain que, lorsqu'il m'entend le dire, M. Brizon n'en est pas étonné.

Je crois que l'échange d'explications qui vient d'avoir lieu, il y a quelques instants, entre M. Accambray et M. le ministre de la guerre parlant en plein accord avec le Gouvernement, est de nature à donner à M. Brizon une satisfaction suffisante pour qu'il ne persiste pas dans le désir d'instituer un débat nouveau, une discussion publique sur une pareille matière.

M. le ministre de la guerre a apporté à la tribune une réponse qui m'a semblé rencontrer l'adhésion quasi unanime de la Chambre... (Vifs applaudissements.)

M. le président du conseil... sur un sujet particulièrement délicat et sur lequel moi-

même, au nom du Gouvernement, j'avais eu l'occasion de m'expliquer, dès le début de mon ministère, devant la commission de l'armée de la Chambre — M. Accambray doit s'en souvenir — et devant celle du Sénat.

Interrogé sur le rôle du Gouvernement dans la guerre, c'est-à-dire sur une grave question de principe, j'avais fait cette réponse très nette dont les conséquences vous ont été indiquées par M. le ministre de la guerre tout à l'heure, à savoir que le Gouvernement a la direction politique de la guerre.

Le général en chef a la conduite des opérations; elle doit lui être laissée en pleine autorité (Applaudissements), sous le bénéfice de la confiance entière qu'a le Gouvernement en lui. (Nouveaux applaudissements.) Il conduit, du reste, les opérations, sous le contrôle du Gouvernement, responsable devant les Chambres.

Voici la doctrine. Elle est conforme à notre régime, à notre constitution.

Cette double action du Gouvernement : direction politique de la guerre, contrôle des opérations militaires, s'exercera d'une manière consciencieuse, mais de telle sorte qu'elle ne puisse en rien préjudicier au prestige nécessaire et à l'autorité des hommes qui ont la charge de mener nos soldats à la bataille. (Applaudissements.)

Aller au delà, ce ne serait pas seulement commettre une injustice à l'égard des hommes qui méritent toute notre confiance : ce serait risquer de porter une atteinte grave aux intérêts de la patrie. (Nouveaux applaudissements.)

Vraiment, après les explications qui vous ont été données, quand vous savez que, devant même l'intervention de M. Accambray, en plein accord avec le Gouvernement et le général en chef, des contrôleurs sont allés aux armées; quand vous savez que les opérations seront suivies par nous minutieusement; quand vous savez qu'il pourra vous en être rendu compte régulièrement dans vos commissions, il semble que le besoin ne se fait plus sentir d'une discussion publique dont il n'est au pouvoir ni de l'honorable M. Brizon ni du Gouvernement de tracer les limites. (Très bien ! très bien !)

Nous sommes tenus, dans le moment présent, quelque souci que nous ayons respectivement de notre mandat de député et de la fonction du Gouvernement et quel que soit notre désir de contrôle, nous sommes tenus à une certaine réserve. (Très bien !)

Puisque les explications sur la question qui vous préoccupe surtout viennent de vous être données de manière à vous satisfaire, je pense qu'il n'est pas nécessaire d'instituer un nouveau débat, et je prie l'honorable M. Brizon de renoncer à son interpellation. S'il y persistait, je déclarerais de la façon la plus nette qu'il est impossible au Gouvernement de l'accepter. (Applaudissements.)

L'ajournement de l'interpellation est prononcé.

LA GUERRE AÉRIENNE

Fribourg bombardé.

Le 25 janvier, un zeppelin avait bombardé les villages de la région d'Eprenay. Par représailles, un de nos dirigeables a bombardé Fribourg-en-Brigau, dans la nuit du 27 au 28.

Dix-huit obus de 155 et vingt obus de 90 ont été lancés sur la gare et les établissements militaires, qui ont subi d'importants dégâts.

Dans la journée du 28, un groupe de quatorze avions français a lancé de nombreux projectiles sur les cantonnements ennemis de Pazzari, au nord du lac Doiran.

Un raid aérien de six ou sept zeppelins a eu lieu dans la nuit de lundi à mardi, en Angleterre, au-dessus des comtés Est, Nord-Est et du Centre.

Un certain nombre de bombes ont été lancées; mais jusqu'à présent, aucun dégât grave n'est connu.

Chansons militaires.

A la Façon d'la Barbarie!

Air connu.

Hé quoi! bon neutre, seras-tu
Plus naïf que nature
En te fiant à la vertu
De la bochiculture?
Si oui, mon vieux, tu seras donc
(La furiteutonne, la furiteuton)
Comm' la Belgique et la Serbie
Bien servi :
A la façon d'la Barbarie,
Mon ami!

Pense à Louvain, Dinant, Visé;
Souviens-toi de Termonde,
Du chourinage organisé
Et du viol immonde,
De l'orgie à coups de canons,
(La furiteutonne, la furiteuton)
Des pleurs des femmes et des cris
Des petits :
A la façon d'la Barbarie,
Mon ami!

Souviens-toi du beffroi d'Arras,
D'Ypre et de sa grand'halle.
Rappelle-toi, surtout — hélas! —
Reims et sa cathédrale,
De tout ce que ces vilains démons
(La furiteutonne, la furiteuton)
Ont brûlé, saccagé, détruit
... Ou sali

A la façon d'la Barbarie,
Mon ami!

Songe aux Lusitania coulés
Dans les sombres abîmes
Avec un nombre in calculé
D'innocentes victimes!
Que d'attentats, de crim's sans noms
(La furiteutonne, la furiteuton)
Ont perpétré tous ces bandits,
Ces maudits,
A la façon d'la Barbarie,
Mon ami!

Bon peuple neutre, aussi, crois-moi,
Réfléchis et prends garde!
Petit Ponce, oui, gare à toi,
Car l'orgre te regarde!
Si tu l'veux bien, nous l'abattrons
(La furiteutonne, la furiteuton)
Après quoi, les peuples unis
S'ront amis...
Et les façons d'la Barbarie
Bien finies!

THÉODORE BOTREL.

LES JEUX DE LA TRANCÉE

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon second est une note de musique.
Mon troisième est une note de musique.
Mon quatrième est une élévation.
Mon tout est une ville.

Métagramme.

J'ai six pieds et je fais bien du mal, mais en changeant ma tête, je deviens une chose bien douce.

SOLUTIONS DU N° 171

Charade.	Carré.
Angle — Terre.	Y P R E S
— Angleterre.	P I E T E
Logographe.	R E L A I
Chenapan — Apache.	E T A I N
Panache — Pacha.	S E I N E

LES TITRES DE GLOIRE de l'armée française

1^{er} régiment d'infanterie. — Formé en 1557 sous le nom de régiment de Picardie, il prit le nom de Colonel-Général de 1780 à 1791. Pendant la bataille de Fleurus, il contribua brillamment à la victoire en enlevant au moment décisif les positions autrichiennes.

Au drapeau : Fleurus, 1794. — Moskirch, 1800. — Biberach, 1800. — Milianah, 1848.

2^e régiment d'infanterie. — Régiment de Provence, formé en 1776. Devint régiment de Picardie de 1780 à 1791. A la bataille de Zurich il prit tant de canons et fit tant de prisonniers qu'il détermina la victoire remportée par Masséna.

Au drapeau : Zurich, 1796. — Gènes, 1800. — Polotok, 1812. — Solferino, 1859.

3^e régiment d'infanterie. — Primitivement régiment de Piémont (de 1558 à 1791). Il s'illustra à Jemmapes, en enlevant hardiment une position difficile et en prenant une batterie à l'ennemi défendue par les Autrichiens.

Au drapeau : Jemmapes, 1792. — Austerlitz, 1805. — Wagram, 1809. — Bomarsund, 1854.

4^e régiment d'infanterie. — En 1776, à sa formation, ce régiment portait le nom de Blaisois; en 1780 il devint régiment de Provence. Il s'illustra en 1796 à la bataille d'Arcole. Il prit et reprit trois fois ce village en passant le canal de l'Adige, sous le feu terrible de l'ennemi.

Au drapeau : Arcole, 1796. — Hohenlinden, 1800. — Iéna, 1806. — Wagram, 1809.

5^e régiment d'infanterie. — D'abord régiment de Navarre, de 1594 à 1791. Il eut une conduite héroïque à la bataille de Castiglione, taillant en pièces l'infanterie autrichienne qui se rendit, croyant à des forces deux fois plus considérables.

Au drapeau : Castiglione, 1796. — Marengo, 1800. — Wagram, 1809. — Anvers, 1832.

6^e régiment d'infanterie. — Régiment d'Armagnac de 1776 à 1791. Il se distingua le 24 juin 1859 en enlevant le village de Médole (district de Castiglione), prenant un canon, faisant prisonniers 400 Autrichiens et repoussant héroïquement les attaques de l'ennemi.

Au drapeau : Bautzen, 1813. — Alger, 1830. — Sébastopol, 1854. — Solferino, 1859.

7^e régiment d'infanterie. — Formé en 1567 sous le nom de régiment de Champagne. — En 1652, le colonel Lamoignon-Vodet, entouré d'Espagnols, s'écria : « Je suis du régiment de Champagne ». Cette réplique fut la fière devise du régiment, quand il forma le 7^e d'infanterie en 1791.

Au drapeau : Fleurus, 1794. — Bautzen, 1813. — Anvers, 1832. — Sébastopol, 1854.

1^{er} régiment de cuirassiers. — A l'origine, en 1635, le régiment Colonel-Général. Il devint en 1791 le 1^{er} de cavalerie et, en 1803, le 1^{er} cuirassiers. Il enleva quatre redoutes à Jemmapes et prit, à Austerlitz, cinq canons aux Autrichiens.

A l'étendard : Jemmapes, 1792. — Austerlitz, 1805. — Eylau, 1807. — La Moskova, 1812.

1^{er} régiment de dragons. — Le régiment porta le nom de Royal-Dragons de 1656 à 1791. D'une impétuosité sans égale, il se distingua particulièrement à la bataille de Marengo, dans la grande charge qui décida de la victoire.

A l'étendard : Marengo, 1800. — Austerlitz, 1805. — Iéna, 1806. — Friedland, 1807.

1^{er} régiment de chasseurs. Clermont-Cavalerie, à l'origine, en 1656, il devint le régiment de dragons de Boufflers, en 1776, puis il prit le nom de chasseurs d'Alsace, de 1788 à 1791. A la bataille de Hohenlinden, il chargea furieusement par trois fois les cuirassiers autrichiens.

A l'étendard : Hohenlinden, 1800. — Austerlitz, 1805. — Wagram, 1809. — La Moskova, 1812.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Un discours de M. Wilson.

Le président Wilson vient de prononcer à New-York un discours dans lequel il a insisté sur la gravité de la situation qui peut amener les Etats-Unis à participer à la guerre.

« J'ai cherché, a-t-il dit, à maintenir la paix contre une très grande et parfois très injustifiée opposition. Je serai toujours prêt à n'importe quel moment à employer tous les moyens en mon pouvoir pour éviter une catastrophe telle que la guerre; mais il y a toutefois quelque chose que les Américains préfèrent à la paix, ce sont les principes sur lesquels repose leur vie politique.

« Les Américains sont prêts à tout moment à prendre les armes pour défendre leur honneur. Ils ne recherchent jamais un conflit, mais ils ne l'éviteront pas non plus par pusillanimité, car il y a une chose pour laquelle la nation doit se battre, c'est le maintien de l'intégrité de ses propres convictions.

« Il n'est impossible de vous dire ce que les relations internationales de notre pays seront demain. J'emploie ce mot dans son sens littéral. En de telles circonstances, je ne saurais laisser croire au pays que demain est aussi sûr qu'aujourd'hui. »

L'échec des négociations en vue d'un règlement, favorable à la thèse américaine, de l'affaire du torpillage de la *Lusitania*, c'est-à-dire le refus par l'Allemagne de désavouer cet attentat, cause une vive irritation aux Etats-Unis.

Déclarations de M. Sazonoff.

M. Sazonoff, ministre des affaires étrangères de Russie, a fait, aux représentants de la presse russe réunis, d'importantes déclarations, dont voici le résumé :

1° En ce qui concerne les Balkans, la situation présente est pénible. Mais « nous sommes persuadés que la Serbie et le Monténégro verront de meilleurs jours; leurs épreuves ne sont que passagères et prendront fin avec le triomphe commun de la cause des alliés ».

2° La Grèce observe la neutralité; mais « il faut espérer que ses intérêts nationaux bien compris empêcheront le gouvernement hellénique de réaliser une politique hostile aux alliés ».

3° Nos rapports avec la Roumanie sont parfaitement satisfaits.

4° Notre amitié avec la Suède est basée sur une sympathie mutuelle et une juste compréhension des avantages mutuels.

5° Toutes les propositions de paix séparée faites par l'Allemagne et l'Autriche sont restées sans réponse. « D'ailleurs aucun Etat allié ne pourrait souscrire une paix séparée, pour cette raison aussi qu'un pareil acte équivaldrait à la ruine de sa situation internationale, et par conséquent à la faillite politique. La lutte sera donc poursuivie jusqu'à la fin, car il est indispensable de créer des conditions qui permettront à tous les Etats d'organiser leur vie politique nationale indépendamment des caprices et des ambitions des puissances centrales; il faut que l'Allemagne soit rendue inoffensive. »

6° M. Sazonoff ne croit pas que la guerre soit encore très longue « car l'Allemagne sera la première, pour des causes financières, à ne pas la supporter; mais il faut quand même faire de grands et intenses préparatifs pour la campagne d'été. »

7° La Russie et ses alliés sont pleins de vigueur et leur confiance dans le triomphe final s'accroît chaque jour.

AU MAROC

Les opérations dirigées contre l'agitateur Abd-el-Malek viennent de se clore par un succès dans les conditions suivantes :

Le groupe mobile de Taza se porta, le 24 janvier, sur Ain-Boukellal, puis sur Bab-Mouroudj, où il fut rejoint par le groupe mobile de Fez.

Les deux colonnes se concentrèrent sous le commandement du colonel Simon, le 26, à Aïndro.

Le colonel Simon, le 27 janvier, se porta sur Souk-el-Hadj-Gueznaia, point de rassemblement des forces d'Abd-el-Malek. Les contingents ennemis commandés par l'agitateur essayèrent de s'opposer à sa marche, mais ils furent repous-

sés par nos troupes, qui, avec les partisans de tribus fidèles adjointes à la colonne, parvinrent à s'emparer du campement d'Abd-el-Malek, qui fut mis en déroute.

L'ennemi a laissé entre nos mains un important butin, dont 150 tentes. Il a abandonné de nombreux cadavres.

D'après les derniers renseignements, Abd-el-Malek, abandonné par la majorité de ses contingents, s'est enui précipitamment dans la région du Rif.

Cette victoire aura une répercussion considérable dans le Maroc, où Abd-el-Malek personnifiait l'âme de la révolte et était l'instrument des Allemands.

LE TRAVAIL AGRICOLE et les terres abandonnées.

MM. Jules Méline, ministre de l'agriculture, et Malvy, ministre de l'intérieur, viennent de déposer sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi sur la mise en culture des terres abandonnées et l'organisation du travail agricole pendant la guerre.

Dans l'exposé des motifs, il est dit :

Ce n'est pas seulement la fin de la guerre qu'il faut envisager, mais aussi son lendemain immédiat qui sera peut-être la période la plus critique au point de vue alimentaire.

Il n'y a donc pas une minute à perdre pour la France déjà si cruellement meurtrie et affaiblie par l'occupation de ses plus riches départements, si elle ne veut pas être surprise par les événements et exposée à arriver trop tard sur le champ de bataille économique.

Ceux qui sont restés à la terre, les vieillards, les femmes et les enfants ont déployé un véritable héroïsme pour remplacer les absents : ils ne sont pas à bout de forces, mais ils commencent à s'inquiéter en face des difficultés qui se multiplient sous leurs pas et qui leur font craindre que tous leurs efforts ne soient inutiles pour arriver au but qui est la meilleure récolte possible.

D'où les préoccupations si graves et si légitimes aux quelles le projet de loi espère pouvoir répondre en ce qui concerne la main-d'œuvre, les machines agricoles, les engrais, etc.

PRÉCISIONS GÉOGRAPHIQUES

Erzeroum. — Les derniers communiqués annoncent que les Russes victorieux s'approchent d'Erzeroum, capitale de l'Arménie turque. Ce sera la troisième fois, en moins de cent ans, que les Russes feront le siège de cette ville célèbre.

Ils l'ont déjà prise en 1828. Mais ils durent la rendre aux Turcs à la suite du traité d'Andrinople. Ils l'attaquèrent de nouveau en 1877, mais sans pouvoir l'enlever.

Peu de villes au monde ont été aussi souvent assiégées et conquises qu'Erzeroum. Elle fut successivement occupée par les Romains, par les Grecs, les Persans, les Arabes, les Mongols et les Turcs. Plusieurs fois détruite soit par les envahisseurs, soit par les tremblements de terre, fréquents dans cette région, où abondent les volcans, elle s'est toujours relevée de ses ruines. C'est qu'elle occupe une belle situation dans la haute vallée de l'Euphrate, sur une colline isolée au milieu d'un plateau, dont le sol composé de cendres volcaniques, est extrêmement fertile. Cette richesse du sol compense la rigueur du climat, un des plus froids de l'Asie occidentale. Erzeroum est située à 1900 mètres d'altitude et le thermomètre y marque souvent — 30 degrés.

La capitale de l'Arménie compte environ 40.000 habitants, dont les deux tiers sont musulmans, un tiers Arméniens. Les deux principales industries locales sont la chaudronnerie et la préparation des cuirs et des peaux, dont on fait de belles fourrures.

La ville compte un grand nombre d'églises, de mosquées et de couvents, mais aucun monument remarquable, en dehors de la mosquée aux deux minarets, bâtie en 953, et reconstruite par la suite de façades émaillées dans le style persan, et surtout de la citadelle, construite en basalte, dont les hautes tours crénelées dominent la ville.

Erzeroum est protégée par une série de forts, établis à grande distance, déjà anciens et dont on ignore exactement la valeur défensive.

BLOC-NOTES

— Le ministre des munitions d'Angleterre, M. Lloyd George, accompagné de son collègue M. Bonar Law, ministre des colonies, est venu à Paris conférer avec M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie et des munitions.

— M. Charles Chaumet, député de la Gironde, ancien sous-secrétaire d'Etat, a inauguré, à Bordeaux, l'exposition des trophées de la guerre, installée place des Quinconces.

— Les consuls et vice-consuls de Turquie à Salonique, qui, à la suite de leur arrestation, avaient été amenés à Toulon, ont été transférés en Suisse avec leurs familles.

— Le ministre des finances allemand, M. Helfferich, s'est rendu à Vienne, où il a eu avec les ministres autrichiens un long entretien au sujet de l'entente commerciale entre les deux empires.

— M. Léon Théodor, bâtonnier de l'ordre des avocats de Bruxelles, arrêté par les Allemands, vient d'être mis en liberté à la suite de l'intervention du roi d'Espagne.

— Le roi, la reine et le président du conseil de Bulgarie, ont passé la journée de vendredi à Nich, où ils ont rendu visite au feld-maréchal Mackensen.

— Une matinée au profit des blessés des armées alliées a été donnée avant-hier dans les salons de la légation de France à Lisbonne, en présence des membres du gouvernement et de diplomates alliés et neutres.

— On annonce la mort du général Jean-Baptiste Charles Menetrez, du cadre de réserve, grand-officier de la Légion d'honneur; du général de division Helouis, ancien gouverneur de Nice; — de M. Jules Delafosse, député du Calvados; — de M. Meynac, ancien député de Loir-et-Cher et maire de Romorantin.

— A l'occasion de son anniversaire, le kaiser a gracié des condamnés de droit commun de dix-huit à cinquante ans, qui ont été ensuite enrôlés.

— M. Jacques Zoubatoff vient d'offrir au Petit Palais trente modèles en plâtre, cire vierge et bronzes à cire perdue, et quarante dessins de l'animalier Barye.

— Des troubles se sont produits à Lisbonne, provoqués par le renchérissement des denrées; des bombes ont été lancées, causant des dégâts et faisant plusieurs blessés.

— En Suisse, dans le concours de saut de skis, Albert Geronimi, de Davos, a établi le record universel, avec un saut de 51 mètres.

— Des grèves englobant 25.000 ouvriers, dont 20.000 travaillant dans les chantiers navals, ont commencé lundi à Copenhague.

— A San-Diego de Californie, les inondations ont causé la rupture d'une digue qui retenait cinq millions de mètres cubes d'eau.

— En raison des difficultés que soulève la Suède, les colis postaux destinés à la Russie, à la Roumanie et à la Perse seront désormais expédiés par le Canada et le Japon.

— Les maires de l'arrondissement d'Albi ont décidé de retarder de plusieurs heures l'accès des marchés et des foires aux acheteurs en gros, afin d'éviter l'accaparement des subsistances.

— La compagnie des mines de Blanzay vient d'aviser son personnel qu'elle constitue un fonds spécial destiné aux enfants de ses collaborateurs tués à l'ennemi ou frappés d'invalidité.

— Les effectifs de la flotte anglaise vont être augmentés de 50.000 officiers et marins pour l'année finissant le 31 mars, ce qui porte le total de l'armée navale à 350.000 hommes.

— Tribitch-Lincoln, ce Hongrois naturalisé Anglais, qui fut tour à tour clerc, membre de la Chambre des communes et espion doublé d'un maître chanteur, a échappé aux détectives américains alors que son procès en extradition touchait à sa fin.

— Un envoyé spécial du Chah a remis au chef du corps expéditionnaire russe, en grande solennité, le portrait du Chah, enrichi de diamants, et a distribué des décorations aux officiers de l'état-major.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Lieutenant DEBAINS, 228^e d'infanterie : ayant été blessé une première fois assez grièvement, est revenu au front sans accepter de congé; blessé à nouveau, le 23 mai 1915, en entrant bravement sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Adjudant FINGER, 228^e d'infanterie : a fait preuve, en toutes circonstances et particulièrement comme chef volontaire de nombreuses patrouilles, de la plus grande énergie et du plus complet dévouement; a été très grièvement blessé, le 24 mai 1915, en plaçant des fils de fer en avant d'une position récemment conquise.

Lieutenant SAPHORES, 360^e d'infanterie : a commandé sa compagnie pendant trois jours et trois nuits avec une énergie remarquable sous un bombardement ininterrompu et extrêmement violent, et en dépit de fortes pertes, a repoussé trois attaques de l'ennemi.

Sous-lieutenant BIZET, 360^e d'infanterie : chef de section énergique. Commandant une section d'attaque le 7 juillet, a entraîné ses hommes admirablement jusqu'à la tranchée ennemie. A été tué en y arrivant.

La 24^e COMPAGNIE DU 269^e D'INFANTERIE : le 31 mai, sous les ordres du commandant Hugo, s'est brillamment emparée d'une tranchée et d'un point d'appui important, l'a reconquis définitivement au petit jour par son seul et violent effort. Le 7 juillet, par un vigoureux assaut donné à une tranchée, s'en est emparé après une lutte opiniâtre à coups de pétards et s'y est maintenu malgré des attaques constamment renouvelées pendant quarante-huit heures.

Sous-lieutenant SARRAZ-BURNET, 97^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section à l'assaut d'une tranchée allemande, le 1^{er} septembre. Tombé mortellement frappé.

Sous-lieutenant CESSOT, 231^e d'infanterie : officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. A été mortellement blessé au moment où il se dévouait pour dégager deux hommes de sa section ensevelis par suite de l'écroulement d'un obus.

Adjudant BRETON, 231^e rég. d'infanterie : au cours de l'occupation de tranchées nouvellement conquises s'est offert spontanément pour prendre le commandement d'une patrouille, a été tué au moment où il venait rendre compte de sa mission.

Lieutenant FRIEDERICH, 204^e rég. d'infanterie : lorrain annexé, ancien légionnaire. Le 19 juin, un bombardement violent ayant fait reculer en arrière des isolés qui menaçaient de jeter le désordre dans son unité, s'est résolument porté au devant de ceux-ci pour les arrêter et a été tué au poste d'honneur. Déjà cité à l'ordre du 21^e corps d'armée le 8 juin 1915.

Adjudant DESRUES, 204^e rég. d'infanterie : sous-officier d'une bravoure remarquable, a été tué le 22 juin à la tête de sa section alors qu'à coups de grenades, il résistait à une contre-attaque ennemie dans un boyau qu'il venait de conquérir.

Chef de bataillon VEYÉ dit CHARETON, 289^e d'infanterie : officier des plus remarquables. A brillamment contribué à repousser une contre-attaque allemande qui s'était produite dans son secteur. A été mortellement blessé, alors qu'il s'était porté en première ligne pour faire la reconnaissance du terrain.

Lieutenant THERMOZ, 97^e d'infanterie : a fait preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure. A été tué le 27 juin, en maintenant ses hommes dans une tranchée soumise depuis douze heures à un violent bombardement.

Lieutenant GAUTHIER, 27^e bataillon de chasseurs : a très ordonné enlevé sa section à la baïonnette contre une tranchée allemande et l'a conduite avec un entrain admirable jusqu'à quelques mètres de l'ennemi, où il a été tué.

Médecin aide-major ROZIER, hôpital temporaire de Neux-les-Mines : depuis le mois de décembre; a fait preuve d'un zèle sans défaillance en prodiguant de jour et de nuit, tous les soins nécessaires aux blessés. Tombé malade à la suite de ce labeur ininterrompu, est revenu prendre son poste aussitôt rétabli.

Médecin aide-major STERN, hôpital temporaire de Neux-les-Mines : chirurgien distingué, qui par son habileté et son labeur incessant, a été d'un précieux secours pour les nombreux blessés traités à l'hôpital temporaire. A donné un bel exemple de dévouement et de devoir professionnel.

Madame VIS-É, en religion S^{eur} JOSEPH, hôpital temporaire de Neux-les-Mines : d'un dévouement à toute épreuve et d'une douceur inaltérable, s'est consacrée au soulagement des blessés jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Tombée malade, a repris son service aussitôt après sa guérison.

Madame DELA PORTE, hôpital temporaire de Neux-les-Mines : depuis le début de la campagne, a organisé à Sully-la-Bourse et à Neux-les-Mines, des installations hospitalières qui ont permis, dans des conditions heureuses, le traitement de nombreux blessés et a donné à son personnel adjoint, l'exemple d'un dévouement maternel.

Sergent BAGE, 12^e bataillon de chasseurs : commandant un poste d'écoute à un endroit battu par l'artillerie ennemie, ayant été blessé, ne s'est laissé évacuer qu'après avoir passé les consignes au sous-officier qui devait le remplacer, faisant preuve d'un très grand sang-froid et d'un superbe courage, malgré les douleurs que lui causaient de multiples blessures, n'a consenti à être évacué qu'après intervention personnelle de son capitaine.

Maréchal des logis OLAGNIER, 54^e d'artillerie : excellent sous-officier qui a toujours assuré avec calme le service de sa pièce sous le feu; frappé mortellement à son poste, au combat du 9 juillet.

Maréchal des logis JUVIN, 54^e d'artillerie : le 8 juillet a fait preuve d'un calme merveilleux pendant que sa pièce avait à continuer le tir sous un feu d'artillerie très ajusté. Sa lui d'une plaisanterie l'arrivée de chaque obus, vérifiait le service de sa pièce comme à la manœuvre et n'a consenti à s'abriter que sur l'ordre de son chef de section.

Caporal MONTROBERT, 133^e d'infanterie : animé du plus grand esprit de sacrifice, depuis le début de la campagne, brave parmi les braves, s'est toujours remarquablement conduit; le 8 juillet, a entraîné son escouade à l'assaut d'une position formidablement organisée, sur laquelle il l'a installée, et l'y a maintenue sous un feu violent d'artillerie, a fait dix prisonniers.

Brigadier BERNY, 20^e dragons : a fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand courage et d'un dévouement absolu; a été mortellement blessé le 27 juin en accomplissant une mission dangereuse.

Chasseur HENRIET, 15^e bataillon de chasseurs : chasseur d'une bravoure remarquable; a fait, à plusieurs reprises, l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Sous le bombardement du 2 juillet, s'est distingué à nouveau, bourrant sa pipe alors qu'il venait d'être enterré par un obus et disant : « Vous avez beau taper, vous ne m'empêcherez pas de fumer celle-ci. »

Chasseur ESPIEY, 19^e bataillon de chasseurs : faisant partie d'une équipe de travailleurs, a été très grièvement blessé, a montré un remarquable courage et s'est complètement dévoué pour faire taire sa douleur.

Chasseur GERARD, 12^e bataillon de chasseurs : très grièvement blessé par un projectile de gros calibre. A fait preuve d'un superbe courage.

Chasseur POINAS, 12^e bataillon de chasseurs : très grièvement blessé dans une tranchée,

a montré une véritable grandeur d'âme en ne voulant que penser à ses camarades blessés et non à lui-même.

Chasseur ISOARD, 23^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé au cours de l'attaque d'un village, a refusé le secours de ses camarades; a extrait lui-même l'éclat d'obus de sa blessure, s'est appliqué son pansement individuel et a rejoint son poste pour n'être évacué que trois jours après.

Soldat CHARPAIL, 133^e d'infanterie : en campagne depuis le début des hostilités, soldat sans peur et sans reproches, animé du plus grand esprit de sacrifice, brave jusqu'à la témérité, s'est toujours remarquablement conduit; le 8 juillet, a pris le commandement d'une escouade, l'a entraînée à l'assaut de la position qui a été conquise; a poursuivi l'ennemi et lui a fait quinze prisonniers.

Canonier BARBE, 4^e d'artillerie de campagne : enseveli à deux reprises avec sa pièce par le tir de l'artillerie ennemie, l'a immédiatement dégagée et a continué un tir précis et rapide avec un seul camarade.

Canonier PIGNET, 4^e d'artillerie de campagne : a continué à assurer, avec un seul camarade, le service de sa pièce; blessé à la tête, n'a quitté son poste que sur un ordre, à la fin du tir.

Canonier BRANCHE, 54^e d'artillerie : au combat du 7 juillet, a été blessé à son poste de tireur par un éclat d'obus qui lui a brisé l'épaule; voulait, néanmoins, rester à son poste, et a montré un courage et une abnégation qui ont fait l'admiration de tous.

Canonier REY, 54^e d'artillerie : blessé une première fois au combat du 21 août 1914, a été grièvement brûlé par l'écroulement d'un obus ennemi, au combat du 9 juillet 1915; voulait néanmoins continuer son service et ne s'est rendu au poste de secours que sur l'ordre formel de son chef de section.

Sapeur BESSIERE, 2^e génie : accompagnant sa section à une attaque, s'est porté de sa propre initiative, sous le feu de l'ennemi, au secours d'un chasseur blessé et a été tué en ramenant celui-ci sur ses épaules; a été déjà l'objet de deux citations.

Caporal DROCHE, 1^{er} bataillon de chasseurs : blessé, le 7 juillet, pendant l'attaque d'une tranchée allemande, a refusé d'abandonner son poste, et a été tué le 8 juillet, au cours de la contre-attaque allemande.

Caporal DELEFOSSE, 1^{er} bataillon de chasseurs : blessé le 8 juillet, au cours d'une attaque allemande, a conservé le commandement de son unité et s'est fait tuer à son poste.

Sergent GUERIN, 1^{er} bataillon de chasseurs : blessé grièvement le 8 juillet au cours d'une attaque allemande, a ramené sa demi-section un instant refoulée, l'a maintenue et s'est fait tuer à son poste.

Sous-lieutenant DULYS, 3^e bataillon de chasseurs : officier de 19 ans. Le 29 juin, par son courage, son sang-froid et son énergie, a su maintenir pendant 23 heures, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses qui réduisit sa section à 3 chasseurs, un point important donné à sa garde.

Sous-lieutenant LAVALETTE, 31^e bataillon de chasseurs : officier énergique et brave, a maintenu sa section pendant 2 jours et 2 nuits dans une tranchée sous un bombardement intense. Tué en encourageant ses chasseurs.

Chasseur GERARD, 31^e bataillon de chasseurs : étudiant en médecine, se proposant toujours pour aller panser ou chercher des blessés dans les endroits les plus dangereux. Tué dans une tranchée de première ligne le 4 juillet en faisant des pansements, sous un feu d'artillerie des plus violents.

Captaine HOUDAN, 236^e d'infanterie : commandant un bataillon pendant les combats du mois de juin, a fait preuve, dans des circonstances difficiles, de belles qualités mili-

taires. S'est particulièrement distingué pendant les journées du 18 et du 19.

Lieutenant DAPOIGNY, 36^e d'infanterie : chargé avec sa section de défendre une barrière très violemment attaquée, a rempli sa mission avec une énergie remarquable.

Lieutenant PAILLUSSEAU, 119^e d'infanterie : chargé d'attaquer une tranchée allemande bien défendue, s'est élancé avec la plus grande bravoure à la tête de sa compagnie. Grièvement blessé, ne s'est préoccupé que de remplir jusqu'au bout la mission qu'il avait reçue.

Lieutenant DE MAISONNEUVE, parc d'aviation G. B.-103 : a fait preuve de la plus grande énergie au début de la campagne et a été blessé grièvement le 28 août. A peine guéri, a sollicité un emploi du service aéronautique et y rend de précieux services.

Général de brigade DE WIGNACOURT : commandant d'armes de X..., depuis le 1^{er} décembre 1914, s'est acquitté avec autant de tact que de fermeté, de ses délicates fonctions et a fait preuve d'une grande bravoure personnelle, de calme, de sang-froid et de décision, au cours des bombardements violents auxquels la ville a été soumise à plusieurs reprises.

Médecin-major BARBET, ambulance 3/17 : médecin chef remarquable qui n'a cessé depuis le début des opérations de remplir ses fonctions avec une intelligence, un dévouement et une conscience dignes des plus grands éloges. A montré partout les plus sérieuses qualités militaires associées à une haute valeur professionnelle. Pendant le bombardement de X..., a donné à son personnel le plus bel exemple de courage, de sang-froid, rassurant ses blessés, prenant les dispositions les plus judicieuses pour les mettre en sûreté, en attendant leur évacuation imposée par les événements.

Colonel ROUSSEL, 139^e d'infanterie : a dirigé, le 14 juillet, une attaque de son régiment qui a réussi, malgré un temps épouvantable, grâce à une minutieuse préparation et à l'énergie du chef de corps.

Sous-lieutenant PREVOT, 159^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure, a assisté à toutes les opérations du régiment depuis le début de la guerre. A l'attaque du 14 juillet, au cours de laquelle une ligne de tranchées ennemies a été enlevée, a continué, malgré une blessure, à commander sa section et a réussi à entraîner en avant ses hommes exposés depuis plusieurs heures à un violent tir d'artillerie ennemie.

Sous-lieutenant CHIRENT, 159^e d'infanterie : officier remarquable par son courage et son sang-froid. A été grièvement tué sur le parapet d'une tranchée allemande qu'il venait d'enlever avec sa section.

Caporal JAUUVION, 159^e d'infanterie : caporal grenadier. Placé derrière un barrage, dans un boyau communiquant avec l'ennemi, où il avait été blessé, est resté courageusement à son poste, pendant quatre jours, sans se faire évacuer.

Caporal MASSON, 159^e d'infanterie : belle conduite au cours de l'attaque d'un barrage ennemi. A pris le commandement de l'équipe de grenadiers au moment où son chef venait d'être tué. A fait échouer cinq contre-attaques dirigées sur ce barrage.

Sous-lieutenant BOMPARD, 23^e dragons : officier de cavalerie qui a demandé à servir au 60^e bataillon de chasseurs pour combattre en première ligne. Laisse le 9 mai en réserve avec un groupe de mitrailleurs, a demandé à remplacer un officier évacué pour pouvoir prendre part au combat et a été blessé.

Caporal BOITE, 200^e d'infanterie : gradé d'élite, prêtant toujours d'exemple. Blessé grièvement le 27 avril 1915, a exhorté ses camarades à combattre jusqu'au moment où il a été frappé mortellement en pleine poitrine.

Soldat FLEURET, 200^e d'infanterie : blessé en septembre 1914, revenu à peine guéri, a été tué en allant placer des défenses accessoires en avant de la tranchée, mission pour laquelle il s'était offert volontairement. A toujours été un modèle de courage et de sang-froid.

Soldat VALEX, 200^e d'infanterie : s'est offert comme volontaire pour reconnaître la lisière d'un bois occupé par l'ennemi et a été tué en abordant cette lisière.

Soldat DROUIN, 200^e d'infanterie : blessé le 13 janvier 1915 par un obus, a montré le plus grand courage et demandé qu'on soigne avant

lui un autre camarade blessé ; amputé d'une jambe, est mort le lendemain.

Sergent DOSMAS, 100^e territorial d'infanterie : a montré, depuis le commencement de la campagne, un entraînement et un courage dignes d'exemple. Chef de section s'est distingué le 25 avril 1915, à l'attaque et à la prise d'une localité ; détaché à une compagnie du génie, a été blessé mortellement le 14 juillet, en dirigeant un travail de défense sans souci des balles ennemies.

Sous-lieutenant CAFRET, escadrille M. F. 52 : observateur plein d'entrain et de dévouement. A plus de 100 heures de vol au-dessus de l'ennemi. Parti le 18 juillet 1915, pour effectuer une reconnaissance d'artillerie suivie de réglage ; a été attaqué à l'improviste par un « Albatros » armé d'une mitrailleuse, a accepté le combat bien qu'il ne disposât que d'un mousqueton et que, par suite, son infériorité fût évidente. Après une lutte de cinq minutes au cours de laquelle son appareil avait reçu une dizaine de balles, a mis en fuite l'avion ennemi. A ensuite continué son réglage.

Sergent PELLET, escadrille M. F. 52 : excellent pilote, plein d'énergie et d'allant. A effectué de nombreuses reconnaissances par tous les temps et a en plusieurs fois son appareil gravement atteint. Le 18 juillet, au cours d'une reconnaissance d'artillerie suivie de réglage, attaqué à l'improviste par un « Albatros » armé d'une mitrailleuse, alors que son observateur ne disposait que d'un mousqueton — ce qui constituait un état d'évidence infériorité — a accepté le combat. Après une lutte de cinq minutes, pendant laquelle son appareil avait été atteint d'une dizaine de balles, l'avion ennemi ayant pris la fuite, a continué avec son passager le réglage commencé.

Capitaine HYON, compagnie 17/1 M. du génie : au feu depuis le début de la campagne, a, en toutes circonstances, fait preuve d'une abnégation absolue et d'un mépris complet du danger. A su inculquer à ses hommes tout le fanatisme dont il est animé, et a ainsi obtenu, pour sa compagnie, une citation à l'ordre de l'armée. Est toujours aux postes les plus avancés et les plus périlleux. Se dépense sans compter, de jour et de nuit, obtenant des résultats inappréciables.

Lieutenant GIUDICI, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a constamment fait preuve de grande énergie, de courageuse initiative et de zèle ingénieux. Pendant les journées du 14 au 17 juillet, occupé avec sa section le point le plus dangereux du secteur, s'est multiplié pour empêcher l'ennemi d'établir des travaux qui compromettaient la sécurité de notre ligne. A été tué, d'une balle à la tête, au moment où il observait ces travaux.

Adjudant MOUTACH, escadrille M. S. 25 : pilote de haute valeur, joignant à un courage éprouvé le sentiment le plus élevé du devoir. Le 29 juillet, se trouvant au début d'une reconnaissance sous un feu violent d'artillerie et ayant été atteint à la tête d'un éclat d'obus, n'a rien dit à son passager pour ne pas l'inquiéter et a poursuivi sa mission jusqu'au bout bien que sa blessure fût extrêmement douloureuse.

Chasseur BEDIER, 9^e bataillon de chasseurs : au cours de l'attaque exécutée par le bataillon le 21 juin, s'est porté à l'assaut des tranchées ennemies avec un courage remarquable. Arrivé le premier de la compagnie, a sans hésitation, tenu tête à trois Allemands qui se disposaient à lancer des grenades, les a tués, permettant ainsi aux chasseurs de la compagnie l'irruption rapide dans la tranchée, ce qui a amené la prise de nombreux Allemands.

Capitaine GAUTHIER, état-major d'un corps d'armée : a rendu comme chef du 2^e bureau de l'état-major d'un corps d'armée, des services exceptionnels par la sûreté et la méthode avec lesquelles il a su, en toutes circonstances, coordonner les renseignements sur l'ennemi. A de plus exécuté avec beaucoup de hardiesse et de sang-froid de nombreuses reconnaissances, en particulier les 10 janvier et 15 février 1915 sous un feu violent d'artillerie adverse.

Lieutenant PRAZY, 302^e d'infanterie : a fait preuve, à plusieurs reprises, des plus belles qualités de courage et d'énergie. Le 7 septembre, est tombé mortellement blessé, en enlevant courageusement sa section pour la porter en avant, sous un feu violent.

Sous-lieutenant JAUFFRET, 302^e d'infanterie : le 24 août 1914, a été tué d'une balle au front, en entraînant courageusement sa section à la charge. S'est imposé à l'admiration de tous par son remarquable mépris du danger.

Sous-lieutenant FOLAIN, 302^e d'infanterie : est tombé mortellement blessé le 24 août 1914, en enlevant brillamment sa section pour la porter en avant. A fait preuve des plus belles qualités de courage et de commandement.

Sous-lieutenant PLUYETTE, 29^e bataillon de chasseurs : jeune officier d'une superbe énergie. A, pendant cinq jours et cinq nuits, du 2 au 5 juillet, maintenu en ordre sa troupe constamment exposée dans une tranchée à des attaques à coups de grenades, se prodiguant aux endroits les plus périlleux.

M. PRIANT, instituteur à Rupt en Woëvre : n'a cessé depuis le début de la guerre de rendre les plus grands services en servant d'intermédiaire intelligent et dévoué entre l'autorité militaire et la population. A, de plus, en fin septembre 1914, exécuté plusieurs patrouilles volontaires dans une zone parcourue par les éclaireurs ennemis. En juillet 1915, a rassuré par son attitude la population inquiète à la suite de plusieurs bombardements, a réglé l'évacuation des femmes, enfants et vieillards et a donné un bel exemple de courage en restant presque seul dans un village pour en assurer la garde.

Lieutenant-colonel AUBERT, 29^e d'infanterie : officier de haute valeur morale qui, depuis le début de la campagne, a donné la mesure de ses qualités de chef et qui, commandant un régiment depuis peu de jours s'imposait déjà par son autorité. A été tué d'un éclat d'obus au cœur à son poste de combat pendant qu'il faisait exécuter une attaque sur une tranchée allemande.

Chef de bataillon REGNAUD, 13^e d'infanterie : a montré, le 7 juillet 1915, les plus belles qualités de chef en dirigeant les attaques de son bataillon qui a réussi à reprendre une partie des tranchées occupées par l'ennemi. Déjà proposé pour sa belle conduite au cours de la campagne, avait été blessé, le 28 août 1914, à la tête de son bataillon.

Capitaine DUVERNOY, 27^e d'infanterie : capitaine de réserve de premier ordre. Au combat du 7 juillet 1915, a fait preuve de la plus grande énergie en enlevant sa troupe pour une contre-attaque. A été grièvement blessé.

Capitaine LOURY, 27^e d'infanterie : aux combats des 17 et 20 août 1914, a fait preuve d'un remarquable courage et d'une bravoure à toute épreuve, en remplissant sous le feu le plus violent les missions les plus périlleuses de transmissions d'ordres et de recherche de renseignements. A été tué par un obus au combat du 20 août 1914.

Lieutenant ROCAUT, 13^e d'infanterie : a montré, le 7 juillet 1915, comme commandant de compagnie, les plus belles qualités de chef en enlevant brillamment, avec son unité une partie des tranchées ennemies. Officier de haute valeur, déjà cité à l'ordre de l'armée le 23 novembre 1914.

Lieutenant AUBRY, 4^e d'artillerie de campagne : officier modèle. Observateur aux tranchées de première ligne, hardi et voyant juste. Tué à son poste d'observation le 25 décembre 1914.

Sous-lieutenant RAIGA, 27^e d'infanterie : officier de réserve d'une énergie remarquable. Le 17 juillet, au cours d'un bombardement extrêmement violent et précis, a réussi à maintenir sa section à son emplacement de combat. Atteint de contusions multiples après être resté pendant une demi-heure enseveli sous un éboulement, n'a consenti à quitter son poste pour être évacué, que lorsque toute menace d'attaque fut écartée. Titulaire d'une citation à l'ordre de la division.

Sergent LEVEQUE, 56^e d'infanterie : fait preuve en toutes circonstances d'un sang-froid et d'un courage au-dessus de tout éloges. Est toujours volontaire lorsqu'il s'agit de remplir une mission délicate et périlleuse. Dans la nuit du 18 au 19 juillet est allé, seul, revolver au poing, reconnaître, parmi les broussailles, un travail effectué par les Allemands ; s'est avancé jusqu'au parapet ennemi ; est resté en observation durant une heure, est entré porteur de précieux renseignements.

nements, après avoir traversé une patrouille allemande qui l'avait cerné. A déjà été cité à l'ordre de la brigade.

Brancardier MAILLY, 56^e d'infanterie : fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un zèle et d'un dévouement remarquables ; réconforte physiquement et moralement les combattants. Est venu, le 12 juillet, en plein combat, panser et relever des camarades blessés, sous une pluie de balles et de grenades. A déjà été cité à l'ordre de la brigade.

Soldat ROUX, 56^e d'infanterie : grenadier emérit. Le 12 juillet, n'a pas hésité à quitter la tranchée pour monter sur le parapet pour mieux lancer des grenades sur une reconnaissance ennemie. Blessé grièvement d'un éclat d'obus, n'a quitté son poste que sur l'ordre du chef de section. Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

Capitaine RUFFET, 30^e d'infanterie : commandant de compagnie des plus braves et des plus dévoués. Tué glorieusement le 7 septembre 1914 alors que, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, il maintenait son unité sur une position importante.

Lieutenant MAURE, 369^e d'infanterie : le 4 juillet 1915, au cours d'un violent combat, a organisé très habilement la défense dans un endroit très menacé. A été tué en faisant le coup de feu à côté de ses hommes.

Sous-lieutenant CARDON, 346^e d'infanterie : la compagnie étant soumise à un violent bombardement, est resté pendant deux jours dans les endroits les plus exposés pour donner l'exemple à ses hommes et a été mortellement blessé.

Sous-lieutenant MAQUIN, 353^e d'infanterie : dans la nuit du 4 au 5 juillet 1915, dans des circonstances critiques, alors que son commandant de compagnie venait d'être blessé, a enlevé sa compagnie d'une façon particulièrement brillante. Or ce à la rapidité de sa décision et à son intrepidité, s'est emparé de l'objectif qui lui avait été donné. A déjà été cité à l'ordre de l'armée.

Adjudant LE BOUTELLER, 367^e d'infanterie : sous-officier remarquable par son sang-froid et son abnégation ; a la compagnie depuis le début de la campagne. Le 1^{er} juillet 1915, a entraîné sa section à la conquête d'un boyau ennemi, a recommencé le 8 avec le même courage remarquable et le même succès. A trouvé la mort, frappé d'une grenade à la poitrine, en refoulant l'ennemi dans un boyau.

Sergent FERRETTE, 367^e d'infanterie : engagé à 16 ans et demi, sergent à 17 ans, a toujours fait preuve d'un mépris absolu du danger. A peine rétabli d'une blessure, est revenu sur le front et a été tué, le 6 juillet 1915, en se portant au point le plus menacé de la ligne et en encourageant ses hommes à tenir ferme.

Sergent GAUTHIER, 369^e d'infanterie : le 4 juillet 1915, au cours d'une attaque allemande menée avec une extrême violence, a montré le plus grand sang-froid, a résisté très énergiquement avec quelques hommes à l'entrée d'un boyau en abattant successivement ses adversaires et en disant à ses hommes pour exciter leur courage : « C'est pour la France ». A été tué.

Sergent DELOINCE, 369^e d'infanterie : brillant soldat. A donné l'exemple du mépris de la mort en se découvrant sur le parapet pour mieux voir les assaillants et leur faire sentir plus durement ses coups. A continué à tirer jusqu'au moment où une balle l'a frappé en plein front.

Caporal GEORGÉ, 368^e d'infanterie : étant en première ligne lors d'une forte attaque allemande a résisté avec une énergie admirable jusqu'à épuisement complet de ses munitions. A été tué sur place, sans vouloir abandonner son poste.

Soldat LEFEVRE, 367^e d'infanterie : étant aux tranchées de première ligne, a été blessé mortellement en dirigeant une équipe de grenadiers. Projeté à terre, s'est relevé et a continué à lancer des grenades jusqu'au moment où ses forces l'ont trahi le 8 juillet.

Soldat VIGNAL, 338^e d'infanterie : faisant partie d'une escouade chargée d'arrêter la marche en avant de l'assaillant dans un boyau, a, malgré la disparition du sergent, puis successivement de chacun de ses camarades, tenu seul jusqu'à l'arrivée du renfort et a empêché la progression de l'attaque ennemie.

Soldat GUILBAUD, 368^e d'infanterie : étant au poste de commandement de son capitaine blessé, s'est habilement dissimulé dans un boyau. A tué un officier et plusieurs Allemands et a arrêté ainsi le mouvement de l'ennemi.

Soldat MOREAU, 369^e d'infanterie : le 4 juillet 1915, a contribué à arrêter un ennemi supérieur en nombre grâce à son sang-froid et à son courage. A rendu les plus grands services comme grenadier. Tué le lendemain à son poste de grenadier.

Canonier ADAM, 3^e d'artillerie de campagne : engagé volontaire à quarante-huit ans pour la durée de la guerre et pour remplacer au front son fils fait prisonnier, a demandé à servir en première ligne un canon de tranchées ; a fait preuve sous le feu d'un courage et d'un dévouement remarquables. A été tué par une mine ennemie le 21 juillet au moment où, sans souci du danger, il observait le tir de sa pièce.

Capitaine BERTHER, 36^e d'infanterie coloniale : du 8 au 11 juillet 1915, sa compagnie étant en première ligne, a dirigé avec beaucoup d'habileté et de vigueur une offensive soutenue, qui a permis de progresser et de prendre pied dans des tranchées et boyaux occupés par l'ennemi. Officier d'une grande bravoure. Blessé en août 1914 et revenu au front des guérisons.

Sous-lieutenant CHAPUT, 36^e d'infanterie coloniale : tombé glorieusement, le 10 juillet, en donnant à tous un suprême et magnifique exemple d'héroïsme. Le régiment perd en lui un de ses plus beaux soldats.

Sous-lieutenant JEAN-BAPTISTE, 37^e d'infanterie coloniale : au cours d'une attaque brusquée de l'ennemi, le 12 juillet 1915, a, par son énergique attitude, réussi à repousser l'ennemi. A été blessé pendant l'action.

Caporal MARTIN, 35^e d'infanterie coloniale : a constamment fait preuve dans ses fonctions de brancardier d'un brillant courage et d'une complète abnégation. Le 14 juillet 1915, a été grièvement atteint en se portant sous un violent bombardement au secours de militaires blessés. Déjà cité à l'ordre de la brigade.

Soldat JUILLARD, 36^e d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, aidé par un camarade, a rapporté sous un feu violent le corps d'un soldat frappé mortellement devant la tranchée ennemie. Le 12 juillet 1915, au cours de l'attaque de l'ennemi, riposta vaillamment à coup de grenades jusqu'au moment où blessé grièvement, il tomba au poste qui lui avait été confié et qu'il avait bravement défendu.

Soldat MONCOURANT, 36^e d'infanterie coloniale : très brave soldat. Gravement blessé le 10 juillet 1915, en montant avec un beau mépris du danger sur le talus de la tranchée à quelques mètres de l'ennemi pour fournir des renseignements.

Soldat PANSAN, 37^e d'infanterie coloniale : le 8 juillet 1915, a réussi avec deux de ses camarades à mettre en fuite à coups de fusil et de grenades un groupe d'Allemands et à leur reprendre un poste de commandement dont ils venaient de s'emparer. Est tombé grièvement blessé.

Soldat MADRIN, 37^e d'infanterie coloniale : n'a cessé depuis quatre mois qu'il est sur le front de donner l'exemple du courage et du dévouement. A été tué à son poste de combat, le 12 juillet 1915.

Chef de bataillon MARC, 164^e d'infanterie : très belle conduite depuis le début de la campagne. Grièvement blessé, le 8 octobre 1914, en conduisant son bataillon à l'attaque.

Lieutenant LEROY, 59^e bataillon de chasseurs : le 20 décembre 1914, à la tête de sa section, s'est emparé par surprise d'une tranchée ennemie où il a fait des prisonniers. A résisté, pendant toute une journée, dans un emplacement à peine organisé, à toutes les contre-attaques tentées par les Allemands, donnant ainsi le plus bel exemple de ténacité. Récentement blessé à son poste de combat.

Sous-lieutenant CHARRIER, compagnie 25/4 du génie : grièvement blessé, le 22 juin, au moment où il dirigeait, avec le plus grand calme, des travaux de défense à proximité immédiate de l'ennemi.

Caporal OUSSET, 59^e bataillon de chasseurs : a toujours fait preuve du plus grand courage, notamment aux combats des 23 septembre, 7 octobre et 20 décembre. A été grièvement blessé dans cette dernière affaire au moment où, après avoir enlevé une tranchée alle-

mande, il entraînait ses hommes à la poursuite de l'ennemi.

Chasseur DEPULLE, 59^e bataillon de chasseurs : étant demeuré seul de sa section lors d'une violente contre-attaque, est resté à son poste, a continué à tirer jusqu'à épuisement des cartouches qui lui restaient et s'y est fait tuer, refusant de se rendre.

Capitaine LA JENT, 6^e d'artillerie à pied : brillant officier, s'est particulièrement distingué comme commandant d'une batterie lourde à longue portée par son habileté technique et en donnant sans cesse à son personnel le plus bel exemple de sang-froid, d'endurance et d'entrain.

Capitaine DELAFOND, escadrille C. 17 : officier complet, qui est devenu très rapidement un chef d'escadrille remarquable à tous égards. Obtient de son unité le meilleur rendement par l'action personnelle qu'il exerce sur ses pilotes et ses observateurs, par sa compréhension parfaite de son rôle et des besoins du commandement. Donne l'exemple à tous malgré ses fonctions très absorbantes en exécutant fréquemment lui-même des reconnaissances périlleuses.

Lieutenant ROBERT, escadrille M. F. 5 : officier observateur très complet, ayant à un haut degré le sentiment du devoir. A exécuté de nombreuses reconnaissances où il a fait preuve des plus belles qualités de coup d'œil, de hardiesse et de sang-froid. A eu l'appareil où il avait pris place atteint à plusieurs reprises par des éclats d'obus, notamment le 17 mai.

Lieutenant GUILLEMAIN, escadrille C. 17 : observateur de tout premier ordre, montrant en toutes circonstances les plus belles qualités d'audace et de sang-froid. A eu l'appareil où il avait pris place atteint par des éclats d'obus le 30 juin, avion très gravement atteint : 8 juillet, 13 juillet, un éclat d'obus dans la nacelle.

Lieutenant DUMAS, escadrille C. 11 : observateur de premier ordre, remarquable par la précision de ses renseignements, son coup d'œil, son sens tactique, ne cesse de donner l'exemple du courage et du sang-froid, exerçant la plus heureuse influence sur les pilotes et observateurs de son escadrille.

Lieutenant AUGER, escadrille C. 11 : jeune pilote, qui récemment arrivé d'une école d'aviation réalise avec les vieux pilotes de son escadrille par l'audace et le sang-froid. A poursuivi, jusqu'au bout, le 8 juillet, une importante reconnaissance, malgré un temps très dur et bien que son avion ait été sérieusement endommagé et lui-même légèrement atteint à la tête par un éclat d'obus.

Sous-lieutenant PERETTI, escadrille M. S. 31 : pilote hors ligne, d'une habileté et d'une audace éprouvées. Depuis son arrivée au front au début de septembre, a exécuté des reconnaissances hardies, se faisant remarquer par un sang-froid et une endurance à toute épreuve. Le 11 décembre, a eu son appareil atteint de plusieurs éclats d'obus et a été touché au bras par un éclat. A exécuté de nombreux vols de chasse contre les avions ennemis (en particulier le 13 avril, où il a obligé un avion, et le 18 avril deux avions, à faire demi-tour).

Sergent RAULET, escadrille C. 17 : pilote très allant, d'une habileté et d'un sang-froid éprouvés, ayant le mépris absolu du danger. A exécuté de très nombreuses reconnaissances au-dessus de l'ennemi, dans les circonstances difficiles et très périlleuses (avion atteint par des éclats d'obus les 27 avril, 3 juin, 15 juin et 4 juillet).

Sergent DROUHET, escadrille C. 17 : pilote d'une cranerie remarquable, toujours prêt à marcher. A exécuté des reconnaissances difficiles et dangereuses (19 avril, 26 mai, 15 juin, un éclat d'obus dans l'appareil), sans rien perdre de son entrain. A attaqué un avion allemand le 15 mai et l'a contraint à rentrer dans ses lignes.

Sergent CHAUSSÉ, escadrille C. 11 : pilote d'élite, d'une adresse et d'un sang-froid admirables. S'est particulièrement distingué le 30 juin en poursuivant la reconnaissance commencée hier que son appareil ait été gravement endommagé par des éclats d'obus.

Sergent COLOMBE, escadrille M. F. 7 : pilote hardi, qui s'est distingué à maintes reprises par son sang-froid, sous le feu des canons ennemis, poursuivant, jusqu'au bout, l'exécution des missions qui lui étaient confiées. A pris part à des bombardements exécutés

dans des conditions difficiles (3 juin, 14 juin, 15 juin).
Caporal PAGNY, escadrille M. F. 7 : le 19 juillet 1915, pour régler un tir, est resté trois heures quarante-cinq minutes à trois milles sept cents mètres d'altitude au milieu d'un violent bombardement, effectuant quatorze fois le trajet entre le poste récepteur de T. S. F. et l'objectif très éloigné de ce point. Aviateur de tout premier ordre, joint, à une remarquable bravoure et à un mépris absolu du danger, des connaissances techniques très approfondies. A rendu des services signalés à l'aviation militaire.

Chef de bataillon GRIVET, 308^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage en conduisant l'attaque et en s'emparant du village de... le 27 août. A été tué le 23 août, en cherchant à rallier et à maintenir son bataillon sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

Capitaine AVEL, de L'ENCLOS, 308^e rég. d'infanterie : est mort glorieusement, le 23 août, en cherchant à maintenir ses hommes sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, et en restant à son poste au milieu d'eux, malgré la blessure dont il était atteint, donnant jusqu'à la fin le plus bel exemple de courage et de mépris de la mort.

Lieutenant GOUTON, compagnie télégraphique d'armée : officier de grande valeur et d'un dévouement absolu : a fait preuve d'une haute abnégation, en ne se laissant évacuer sur l'arrière, pour cause de maladie grave, que contraint et forcé. Est mort des suites de cette maladie contractée au cours de la campagne.

Sous-lieutenant LANCHY, 3^e d'artillerie lourde : chargé d'assurer la liaison téléphonique entre le ballon d'observation et la batterie, a été blessé le 15 juillet en vérifiant lui-même sur le terrain les indications reçues dans une zone battue par les balles ennemies. A refusé de se laisser évacuer. A tous jours en, depuis son arrivée au front, une très belle tenue au feu, et a rendu des services importants par ses observations aériennes.

Adjudant BIRET, 137^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa section à l'assaut des lignes allemandes le 7 juin. Grièvement blessé au moment où il tuait un Allemand, a dû subir l'amputation du bras. Est mort des suites de sa blessure.

LA 4^e SECTION DE LA 13^e COMPAGNIE DU 41^e D'INFANTERIE COLONIALE : dans la nuit du 13 au 14 juillet, privée de son chef de section et de son seul sergent, ensevelie dans une explosion de mine allemande d'une extrême violence, où elle a perdu sept hommes, s'est ralliée avec le plus grand calme à son poste de combat, et a dispersé par un feu nourri un détachement ennemi, maintenant ainsi l'invulnérabilité du front confié à sa garde.

Caporal HIRBET, 41^e d'infanterie coloniale : resté, dans la nuit du 13 au 14 juillet, enseveli pendant quatre heures dans un abri bouleversé par une explosion de mine allemande, à peine dégagé, s'est porté au poste de combat pour prendre le commandement de son escouade.

Caporal ROUX, 22^e d'infanterie : tué le 15 août 1914, à X..., en s'avançant bravement à 30 mètres de l'ennemi à la tête d'une patrouille d'avant garde.

Soldat DALIN, 22^e d'infanterie : blessé à deux reprises, est mort, le 24 septembre 1914, en s'écriant : « Je meurs content pour la Patrie : vive la France ! »

Soldat DAVOINE, 22^e d'infanterie : modèle de bravoure. A enlevé le corps de son capitaine mortellement blessé à 50 mètres des tirailleurs allemands, le 24 septembre 1914, à X...

Soldat JEANNEAU, 64^e d'infanterie : soldat d'une très grande bravoure. A l'attaque de X..., le 7 juin, son frère étant tombé blessé à côté de lui, ne s'est arrêté qu'un instant, et a continué à charger rejoignant son chef de section et ne le quittant plus pendant le nettoyage de la tranchée ennemi, combattant avec fureur. Blessé le 19 juin à X... par un obus, est mort des suites de ses blessures.

Colonel DESGREES DU LOU, 65^e d'infanterie : chef de corps de haute valeur militaire et morale, se donnant tout entier à sa tâche et obtenant les meilleurs résultats. Blessé grièvement le 27 août, à X..., à la tête du 293^e, est demeuré à son poste sur la ligne de feu, donnant à son régiment un bel exem-

ple de bravoure. Revenu sur le front avant guérison complète, n'a cessé de faire preuve d'une très grande énergie et d'une activité inlassable, malgré les souffrances que lui cause encore sa blessure. A su communiquer à son régiment un esprit d'offensive qui, au moment des opérations sur X..., a permis d'obtenir d'heureux résultats (7-13 juin 1915).
Lieutenant JANICOT, 263^e d'infanterie : officier mitrailleur remarquable, qui a fait preuve, au combat, le 23 août 1914, d'un courage digne de tous éloges et de très brillantes qualités militaires. Aux combats de X..., a brisé à plusieurs reprises l'élan des attaques allemandes. A participé à la prise de... et, après démolition d'une de ses pièces, est resté pendant vingt-cinq jours dans les tranchées progressivement enlevées à l'ennemi, apportant à ses chefs le concours le plus précieux.

Adjudant BRIERE, 403^e d'infanterie : au cours d'une opération offensive exécutée le 19 juillet, ayant reçu l'ordre de porter sa section jusque sur la position ennemie pour en faire la reconnaissance, a conduit très brillamment sa troupe jusqu'aux tranchées allemandes de deuxième ligne, y a maintenu sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, et n'est rentré dans nos lignes qu'après l'accomplissement de sa mission.

Sapeur-mineur DELAUNAY, 6^e génie : s'est particulièrement distingué à maintes reprises, notamment dans le courant de janvier, en posant des réseaux à proximité immédiate de l'ennemi sous un feu violent, le 3 mai, en participant à l'organisation d'un entonnoir sous une pluie de bombes, le 10 juillet, au cours de l'opération sur un bois, en participant à l'organisation d'une tranchée à vingt mètres de l'ennemi, sous le feu d'une mitrailleuse, et malgré un bombardement violent.

Médecin principal GUIBAL : d'une activité inlassable, a rendu les plus grands services depuis le début de la guerre. Par son énergie et son dévouement, a notamment assuré à maintes reprises l'évacuation, jusqu'à la dernière minute, de nombreux blessés exposés à tomber aux mains de l'ennemi.

Chef de bataillon DUCLOUX, 94^e d'infanterie : officier supérieur de la plus grande bravoure, modeste et de la plus scrupuleuse conscience. Grièvement atteint d'un éclat d'obus au moment où il se précipitait sur le parapet de la tranchée soumise à un bombardement continu et violent pour se rendre compte d'un incendie qu'on venait de lui signaler dans une tranchée voisine.

Capitaine ATGER, 155^e d'infanterie : le 15 juillet, s'est porté résolument en avant en tête de sa compagnie à l'attaque d'une position ennemie solidement retranchée, sous un feu nourri de mitrailleuses et de canons-revolvers. A été grièvement blessé.

Capitaine BONAME, 38^e d'artillerie : au combat du 14 juillet, blessé assez grièvement par de nombreux éclats d'obus à la tête, à l'épaule et à la hanche droite ainsi qu'à la cheville gauche, a continué à diriger le feu de sa batterie pendant plusieurs heures avant d'être évacué.

Capitaine BURTAIRE, 168^e d'infanterie : s'est mis en tête de sa compagnie pour l'entraînement à l'attaque d'une tranchée allemande qu'il a brillamment enlevée. A été tué au moment où maître de la tranchée, il s'apprêtait à l'organiser. Avait été déjà blessé à deux reprises.

Capitaine GREGOIRE, 82^e d'infanterie : commandant provisoirement un bataillon, a fait preuve de courage et de sang-froid dans le combat du 13 juillet, au cours duquel il a reçu plusieurs blessures mortelles.

Capitaine MERCIER, 155^e d'infanterie : a exécuté de concert avec son colonel une reconnaissance périlleuse au cours de laquelle ce dernier a trouvé la mort et où lui-même a été grièvement blessé.

Capitaine ROSSNER, escadrille d'armée n° 25 : commande depuis le mois de septembre une escadrille qu'il a formée, pilote aviateur lui-même, a dirigé les opérations de son unité qui ont toujours été exécutées sous le feu violent de batteries de protection ennemies.

Capitaine DE SAPIOTA, 2^e d'artillerie de montagne : officier de grande valeur et d'une bravoure remarquable. Blessé une première fois, n'a pas voulu se laisser évacuer. Est tombé mortellement blessé le 13 juillet en faisant tirer jusqu'à la dernière extrémité ses pièces attaquées par l'infanterie ennemie.

Lieutenant COUPLET, 151^e d'infanterie : au cours des combats des 13, 14 et 15 juillet, a maintenu sa compagnie dans un ordre parfait malgré un terrible feu de l'ennemi. A entraîné celle-ci à l'assaut des tranchées allemandes et a mis l'ennemi en fuite ; s'est porté ensuite à l'assaut des tranchées de deuxième ligne dont il s'est emparé, malgré une résistance opiniâtre des Allemands.

Lieutenant LAPORTE, état-major d'une brigade : brillant officier de reconnaissance au début de la campagne. Blessé récemment dans une tranchée à la tête de ses hussards sans vouloir abandonner son poste. Comme officier d'état-major, a guidé à plusieurs reprises les colonnes de renfort sous un feu violent et assuré personnellement la transmission rapide d'un ordre urgent au-delà d'une longue zone de gaz asphyxiants.

Lieutenant LE BOUCHER D'HEROUVILLE, 5^e d'infanterie coloniale : a montré la plus grande bravoure en lançant sa section à l'assaut d'une barricade, est tombé mortellement atteint, n'ayant cessé de donner à ses hommes l'exemple des plus belles qualités militaires.

Lieutenant PERSONNE, aviateur : pilote de grande valeur, n'a cessé de rendre les plus grands services par son énergie et ses qualités militaires dans les escadrilles où il a été employé. Apte à toute mission, quelle que soit sa difficulté, vole sur les lignes ennemies sans interruption depuis un an.

Lieutenant DE SAIZIEU et soldat GARAIX, aviateurs : pilotes de grande valeur ; partis en reconnaissance sur un avion armé à grande puissance, ont trouvé la mort au cours de leur mission.

Sous-lieutenant ASSELIN, 82^e d'infanterie : s'est porté courageusement à l'assaut d'une position ennemie où il a été mortellement frappé en entraînant sa section.

Sous-lieutenant BAJEUX, 151^e d'infanterie : officier d'une bravoure à toute épreuve. Le 14 juillet, sur un terrain battu par les mitrailleuses allemandes ; a brillamment entraîné sa section à l'assaut des tranchées occupées par l'ennemi ; a mis ce dernier en fuite, a continué sa marche en avant et a pénétré dans les tranchées allemandes de deuxième ligne, y a établi un barrage qu'il a défendu pendant trois heures consécutives.

Sous-lieutenant BELLET, 94^e d'infanterie : commandant, le 14 juillet, l'attaque contre une portion de tranchée occupée la veille par les Allemands, a été l'âme de cette attaque. Au premier rang assurant la coordination des efforts de ses pionniers et des grenadiers, a gagné du terrain pied à pied sans jamais en céder un pouce. Blessé vers le milieu de l'action, n'a consenti à quitter son poste qu'après avoir passé son commandement et assuré la bonne continuation du combat.

Officier d'administration TEYSSÈDRE, état-major d'un corps d'armée : affecté au 1^{er} bureau de l'état-major d'un corps d'armée depuis le début de la guerre, y a rendu des services signalés grâce à son esprit d'ordre et de méthode, à la précision et à la sûreté de son travail, au tact avec lequel il traite les questions les plus délicates.

Soldat CABANES, 15^e d'infanterie : le 14 novembre 1914, devant X..., a été grièvement blessé d'une balle au ventre au moment où il relevait, en avant de la tranchée, un de ses camarades atteint de fracture de la jambe ; malgré sa blessure a continué le pansement commencé, et ne l'a déclaré qu'après l'avoir terminé. A dit au médecin-major s'informant de sa blessure : « Je souffre bien, mais j'ai peur que le pansement que je viens de faire à mon camarade ne soit pas bien fini. »

Sergent CHOLET, 403^e d'infanterie : a été cité deux fois à l'ordre du régiment pour l'énergie et l'activité dont il a fait preuve en toutes circonstances et en particulier dans les combats du 26 septembre au 2 octobre 1914 où il est resté jusqu'à la dernière limite sur les positions qu'il était chargé de défendre. A été tué le 24 février 1915 en entraînant sa demi-section à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sergent CANOT, escadrille M. F. 40 : pilote d'une énergie remarquable. A exécuté 100 heures de vol au-dessus de l'ennemi en moins de trois mois. A eu fréquemment son avion criblé d'éclats, notamment le 8 mai 1915 ayant son hélice brisée et son moteur

gravement atteint immobilisé au-dessus de l'ennemi, il a réussi grâce à son esprit de décision et à son sang-froid à regagner les lignes françaises à travers un feu violent. Le 19 juillet, il a résolu de voler sur deux avions ennemis et les a mis en fuite.

Sous-lieutenant BESSON, 150^e d'infanterie : a donné à sa section le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid, le 13 juillet, en se plaçant debout sur le parapet malgré un tir de mitrailleuses et une pluie de pétards, a abattu à coups de revolver, aussi posément qu'à tir à la cible, plusieurs Allemands et refoulé l'ennemi.

Sous-lieutenant BLANIC, 2^e d'artillerie de montagne : a commandé au combat du 14 juillet une section de montagne de 65 dans une position avancée à 500 mètres de tranchées allemandes, se tenant dans un arbre pour pouvoir suivre à vue tous les mouvements de l'ennemi et a pu exécuter ainsi des tirs meurtriers sur les colonnes de contre-attaque, est resté à ce poste périlleux, sous un feu ininterrompu, jusqu'à la fin du combat bien qu'il soit légèrement blessé.

Sous-lieutenant BONNAFOUX, 5^e d'infanterie coloniale : commandant le peloton de tête d'une colonne d'attaque battue par les feux d'infanterie et de mitrailleuses, a enlevé ses hommes avec une vigueur admirable. Grièvement blessé, a refusé de se laisser emporter avant d'avoir donné au commandant de l'attaque les renseignements recueillis sur la position ennemie.

Sous-lieutenant BONNET, 66^e bataillon de chasseurs : s'est élancé bravement à l'assaut de la position ennemie et est tombé mortellement frappé en entraînant sa section.

Sous-lieutenant CATHELINEAU, 82^e d'infanterie : commandant de compagnie au combat du 13 juillet, l'a vigoureusement entraînée à l'attaque et a été tué au moment où elle atteignait l'ennemi.

Sous-lieutenant CLEMENT, 151^e d'infanterie : au cours des combats des 13, 14 et 15 juillet, s'est porté, avec son peloton, à l'assaut des tranchées occupées par les Allemands ; grâce à son énergie, a entraîné tout son monde avec lui sur un terrain battu par le feu des mitrailleuses allemandes. A été grièvement blessé au début de l'action.

Sous-lieutenant CLOUPET, 89^e d'infanterie : a enlevé brillamment sa section pour la porter à l'assaut au cri de : « En avant ! C'est pour la France ! » Est tombé mortellement frappé, près du parapet de la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant CRISTOFARI, 151^e d'infanterie : au cours des combats des 13, 14 et 15 juillet, est tombé mortellement frappé en entraînant bravement ses hommes à l'assaut.

Sous-lieutenant DERLY, 151^e d'infanterie : au cours des combats de 13, 14 et 15 juillet, a montré un courage et un sang-froid remarquables en se portant avec sa section à l'assaut des tranchées occupées par les Allemands. A été blessé mortellement à l'instant où il pénétrait dans les tranchées allemandes de deuxième ligne.

Sous-lieutenant FONTAINE, 2^e d'artillerie de montagne : tout jeune officier, a fait preuve du plus grand courage en continuant à tirer pendant plusieurs heures sous un bombardement extrêmement violent accompagné de projection de gaz asphyxiants. N'a cessé le feu qu'après avoir eu la plus grande partie de son personnel hors de combat. Blessé mortellement à son poste.

Sous-lieutenant JAUGET, 151^e d'infanterie : au cours des combats des 13, 14 et 15 juillet, a entraîné sa section à l'assaut des tranchées allemandes, a continué sa marche en avant dans un terrain difficile et battu par les mitrailleuses. S'est tenu constamment en tête de sa troupe donnant à tous le plus bel exemple et électrisant les hommes par son sang-froid et son courage. A chassé l'ennemi de la première tranchée, a été blessé grièvement en se portant à l'assaut des tranchées de deuxième ligne.

Sous-lieutenant LECOMTE, 66^e bataillon de chasseurs : s'est élancé bravement à l'assaut de la position ennemie, est tombé mortellement frappé en entraînant sa section.

Sous-lieutenant LELONG, 82^e d'infanterie : très brave. Est tombé mortellement frappé à la tête de sa section qu'il conduisait vigoureusement dans une charge à la baïonnette.

Sous-lieutenant MAILLARD, 151^e d'infanterie : au cours des combats des 13, 14 et

15 juillet, malgré un terrible feu de l'ennemi et sur un terrain battu par les mitrailleuses allemandes, s'est porté à la tête de sa section pour l'entraîner à l'assaut des tranchées ennemies. A été blessé mortellement dès le début de l'action.

Sous-lieutenant DE MAREUIL, escadrille 25 : a pris part en qualité d'observateur à de nombreuses reconnaissances en arrière des lignes ennemies, sous un feu violent de batteries. A toujours rapporté des renseignements précis et sûrs.

Sous-lieutenant OLIVE, 66^e bataillon de chasseurs : s'est élancé bravement à l'assaut de la position ennemie et est tombé mortellement frappé en entraînant sa section.

Sous-lieutenant PASQUIER, 5^e d'infanterie coloniale : déjà antérieurement cité à l'ordre du régiment pour sa bravoure, puis à l'ordre de la brigade, s'est fait à nouveau remarquer le 14 juillet en attaquant un petit poste ennemi à coups de grenades malgré la perte de presque tous ses hommes. Blessé, a conservé le commandement de sa troupe et n'a été évacué que le lendemain.

Sous-lieutenant ULRICH, 94^e d'infanterie : le 13 juillet, chargé de l'attaque d'une tranchée et voulant faire une reconnaissance approfondie, n'a pas hésité à affronter seul un terrain découvert dangereux, sur lequel il a trouvé la mort.

Sous-lieutenant VERRIER, 5^e d'infanterie coloniale : s'est élancé à l'assaut d'une tranchée ennemie avec un entrain remarquable et, quoique blessé, a continué à encourager ses hommes. Déjà blessé deux fois est revenu au front à peine guéri.

Sous-lieutenant WALLET, 94^e d'infanterie : a entraîné sa section avec le plus brillant courage et forcé l'entrée d'un ouvrage défensif allemand, contribuant ainsi par sa prompte et énergique résolution au succès de l'affaire engagée.

Capitaine DUFFARD, 81^e d'infanterie : a été blessé par une balle à la cuisse, le 22 juillet 1915, au moment où, après avoir dépassé un poste d'écoute, il se portait seul en avant de la première ligne pour faire la reconnaissance d'une tranchée et déterminer l'itinéraire d'une patrouille. Officier d'une audace et d'une activité remarquables.

Capitaine HUTARD, 20^e d'infanterie : a pris part à tous les combats du début de la campagne dans lesquels son régiment a été engagé, en Belgique, sur la Meuse, sur la Marne, en Champagne. S'est partout vaillamment conduit ; a été tué le 15 septembre 1914 alors qu'il conduisait sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine GOIGOUX, 4^e d'infanterie coloniale : blessé à la main gauche, le 12 mai, par un éclat d'obus et étourdi par l'explosion du projectile qui éclatait à quelques pas de lui, n'a pas voulu quitter le commandement de sa compagnie, déjà blessé par un éclat d'obus, le 28 octobre, est revenu au front aussitôt guéri ; n'a cessé au cours de la campagne de faire preuve des meilleures qualités militaires dans les circonstances les plus difficiles et d'en imposer à ses subordonnés par sa bravoure, son sang-froid et son énergie.

Sous-lieutenant EVETTE, 59^e d'artillerie : officier d'un zèle et d'une énergie sans limites. A montré les plus belles qualités d'intelligence et de courage dans le commandement de sa batterie. Très belle attitude sous le feu dans les tranchées de première ligne d'une région journellement bombardée, notamment les 3, 4, 22, 25 juin et les 5, 13, 15 juillet où la batterie a eu plusieurs blessés. S'était déjà distingué dans les batteries de 75 pendant la première partie de la campagne.

Maréchal des logis CASTAN, 59^e d'artillerie : commandait, depuis trois mois, avec intelligence et dévouement, une section de bombardiers. Le 15 juillet, a été blessé très gravement aux mains et aux yeux, alors qu'il dirigeait les travaux de protection de ses hommes contre les flechettes qui tombaient en abondance près des pièces. A gardé néanmoins un sang-froid admirable, ne voulant pas se laisser porter au poste de secours avant d'avoir passé soigneusement toutes les consignes relatives à ses pièces.
Canonier LE CUNFF, 59^e d'artillerie : le 19 juin 1915, à sa position de batterie, à moitié enseveli sous terre à la suite de l'explosion d'une bombe et malgré de nombreuses contusions, n'a pas hésité, sous un feu vio-

lent de mousqueterie, à se porter au secours de deux hommes complètement enterrés. Pendant qu'il travaillait à retirer ses camarades, a été frappé par deux balles. Mort des suites de ses blessures.

LA 1^{re} COMPAGNIE DU 94^e D'INFANTERIE, capitaine TRANCHAND : le 13 juillet chargée d'attaquer une partie de tranchée occupée par les Allemands, a enlevé cette tranchée après un combat des plus violents malgré les pertes subies ; le capitaine Tranchand a assuré la garde et la remise en état de la portion de tranchée conquise, maintenu la liaison avec les éléments voisins et conservé cette position pendant les journées des 14 et 15 juillet sous un feu continu de bombes et de pétards.

LA 9^e COMPAGNIE DU 5^e D'INFANTERIE COLONIALE sous les ordres du capitaine FUGIER, et des sous-lieutenants BECK et LEROY : le 14 juillet a donné l'exemple du plus bel héroïsme en traversant d'un seul bond, sous un feu intense de mitrailleuses et d'infanterie un terrain couvert d'obstacles pour s'élancer à l'assaut d'un ouvrage ennemi, qu'elle savait fortement occupé. Malgré ses pertes est parvenue à s'emparer de la première, puis de la deuxième ligne et s'est maintenue au centre de l'ouvrage. S'est fait anéantir plutôt que de reculer d'un seul pas.

Aspirant VILLETTE, 168^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa section au cours d'une attaque, et est tombé mortellement frappé dans la tranchée ennemie qu'il venait de conquérir.

Adjudant ANDRÉ, 4^e d'infanterie : après avoir abattu plusieurs Allemands à coups de revolver a été tué par un blessé allemand au moment où il se portait à l'aide d'une section entourée par l'ennemi.

Adjudant ANGELLELI, 168^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa section à l'attaque d'une ligne ennemie et est tombé mortellement frappé dans la tranchée qu'il venait de conquérir.

Adjudants BILLET, LECERF ; sergent MATEI, 72^e d'infanterie : se sont offerts volontairement pour conduire en première ligne des renforts prélevés sur leurs sections. Engagés dans un combat violent allant jusqu'au corps à corps, ont tenu jusqu'à bout sans céder un pouce de terrain.

Adjudant COLLOT, 94^e d'infanterie : a mené ses hommes à l'attaque les 13 et 14 juillet dans un terrain très difficile et dans des circonstances particulièrement dures, puis les a maintenus sur une position sans cesse attaquée avec la plus grande énergie.

Adjudant-chef DAUMAS, 151^e d'infanterie : méprisant le danger est sorti le premier de la tranchée, le 14 juillet, en entraînant sa section. Est tombé mortellement frappé donnant à tous le plus exemple de sang-froid et de courage.

Adjudant MATRET, 94^e d'infanterie : a donné dans de nombreuses circonstances des preuves de son dévouement. Le 13 juillet a entraîné sa section à l'attaque avec la plus grande bravoure. A été gravement blessé au cours de ce combat.

Adjudant POTIER, 131^e d'infanterie : blessé au début de l'action, a voulu quand même garder son commandement. A été ensuite frappé mortellement en entraînant ses hommes à la baïonnette.

Adjudant ROUSSEL, 94^e d'infanterie : le 13 juillet, s'est élancé à l'attaque à la tête de sa section qu'il a su entraîner avec vigueur jusqu'à la deuxième ligne allemande, où il a été tué.

Sergent-major MORIN, 89^e d'infanterie : chef de section énergique, avait déjà maintes fois fait preuve de courage et de sang-froid dans plusieurs combats. Est tombé grièvement blessé en entraînant le 14 juillet ses hommes à l'assaut des positions ennemies et, quoique frappé à continué à les encourager en donnant un bel exemple de calme et d'énergie.

Sergent-fourrier FLORI, 5^e d'infanterie coloniale : blessé le 14 juillet, en s'élancant à l'assaut, s'est relevé emporté par son élan jusqu'au moment où il a été mortellement frappé.

Sergent BOILET, 151^e d'infanterie : a été tué en se portant à près de cent mètres du parapet, pour y relever son commandant de compagnie blessé.

Sergent COUPET, escadrille 25 : pilote très courageux. A deux jours d'intervalle, a eu son avion traversé par un obus et son hélice

brisée. A su par son sang-froid et son habileté ramener son appareil dans nos lignes.

Sergent JULIEN, 168^e d'infanterie : a entraîné avec un rare sang-froid sa demi-section à l'attaque d'une tranchée ennemie. En a tué les défenseurs avec des grenades. Ayant été blessé, n'a quitté son commandement que lorsque l'action a été complètement terminée.

Sergent LACROIX, 4^e d'infanterie : blessé, a fait preuve d'un remarquable courage, en se portant au secours de son lieutenant prisonnier. S'est battu comme un héros ; fut encore blessé deux fois.

Sergent LAMRAL, 94^e d'infanterie : le 13 juillet, après avoir pris une tranchée, a fermé le boyau correspondant aux lignes ennemies, de sa propre initiative, par un barrage, malgré les bombes et les balles ennemies. Est tombé mortellement blessé, faisant ainsi preuve d'une réelle bravoure.

Sergent LEGAY, 72^e d'infanterie : a pris part à plusieurs contre-attaques, au cours desquelles il a fait de ses mains un prisonnier. A eu la jambe coupée par un éclat d'obus.

Sergent MAUPAUX, 131^e d'infanterie : a rallié une quinzaine d'hommes de sa section pour s'élancer dans la tranchée ennemie ; a tué cinq Allemands de sa main et s'est maintenu vingt-quatre heures dans la position jusqu'à l'arrivée de renforts.

Sergent MICHEL, 111^e d'infanterie : toujours en première ligne, donnant sous le feu un magnifique exemple de bravoure et d'énergie. Le 14 juillet, dans des circonstances périlleuses, a réussi à assurer la relève des blessés et des morts entre les tranchées françaises et les tranchées allemandes.

Sergent VERNET, 94^e d'infanterie : le 17 juin, a fait preuve du plus grand courage en tenant une position avancée soumise à un violent bombardement ; a trois fois en quatre heures, remis en batterie sa pièce enterrée par les bombes. A été blessé mortellement en pointant la pièce pour la troisième fois.

Maréchal des logis CLOUZARD, 61^e d'artillerie : les 27, 28 et 29 juin, a contribué de la façon la plus efficace au réglage d'un tir d'obus de 75 et de 155 CTR, ne craignant pas de se porter, pour observer, dans la tranchée qu'il avait reçu l'ordre de faire évacuer par l'ennemi. Le 1^{er} juillet, après une violente attaque allemande, a exécuté une reconnaissance hardie, à découvert sous le feu, dans le but de préciser la position de notre première ligne et d'amener le tir au plus près de celle-ci.

Caporal fourrier BOURDUT et caporal LEMOINE, 151^e d'infanterie : pendant l'attaque du 14 juillet, sont montés sur le parapet de la tranchée sous le feu de l'ennemi pour attirer à coups de fusil trois officiers allemands qui, à l'aide de jumelles, dirigeaient sur les troupes d'assaut le feu des mitrailleuses.

Caporal fourrier BUFFERNE, 151^e d'infanterie : au combat du 14 juillet, malgré le feu des mitrailleuses allemandes, n'a pas hésité à monter sur le parapet au signal donné, entraînant ses camarades par son exemple et son courage. A été tué au cours de l'action.

Caporal CREVECEUR, 89^e d'infanterie : blessé le 13 juillet, a refusé de se faire panser pour donner ses soins à son lieutenant blessé. A été frappé mortellement en accomplissant cet acte de dévouement.

Caporal LERBIER, 72^e d'infanterie : après avoir chargé à deux reprises est retourné volontairement une troisième fois jusqu'aux lignes ennemies pour chercher le corps de son officier ravement blessé.

Soldat BUFIERNE, 151^e d'infanterie : au combat du 14 juillet, malgré le feu des mitrailleuses allemandes s'est précipité à l'assaut avec son frère caporal fourrier. Bien que ce dernier fut tué à ses côtés, continua la marche en avant et fut grièvement blessé.

Soldat CASTAGNIER, 76^e rég. d'infanterie : soldat modèle. A été tué à un poste d'observation qu'il occupait, sur sa demande, dans une tranchée violemment bombardée et d'où il signalait à ses camarades l'arrivée des hommes ennemis.

Soldat GRIETTE, 151^e d'infanterie : le 15 juillet pendant un tir, la pièce où il était chargé s'est enrayée, s'est portée dans la direction de l'ennemi pour empêcher la prise de la pièce pendant qu'on réparait celle-ci.

Soldat EODON, 89^e d'infanterie : employé à un service comme secrétaire, a demandé à participer à une attaque. A été tué en portant

un ordre au milieu d'un violent bombardement d'obus asphyxiants.

Soldat HARDY, 151^e d'infanterie : le 1^{er} juillet, malgré la fusillade dirigée sur lui, s'est porté courageusement et spontanément au secours d'un soldat blessé, étranger au régiment, auprès duquel un brancardier venait d'être tué et a réussi à le relever.

Soldat HENRYON, 91^e d'infanterie : travailleur à un poste d'écoute très exposé à quelques mètres des Allemands, et projeté en l'air par l'explosion d'une bombe, a repris son travail avec sang-froid et, bien que blessé, a refusé d'aller se faire panser avant la relève de son équipe.

Soldat KERUEDAN, 91^e d'infanterie : après avoir été fait prisonnier, a réussi à regagner nos lignes en ramenant un camarade blessé. A été lui-même grièvement blessé.

Soldat LOGEAT, 151^e d'infanterie : le 18 juin, aussitôt après l'explosion d'une mine allemande, a sauté dans l'entonnoir et a défendu l'accès à coups de pétards. S'est présenté spontanément le 23 juin pour construire sous le feu de l'ennemi, un boyau en terrain découvert. A été tué au cours de son travail.

Soldat MONNEUR, 168^e d'infanterie : a demandé à remplir une mission de guet dans un emplacement très périlleux. Y est demeuré sous un bombardement violent et a donné à son commandant de compagnie de précieux renseignements. Blessé grièvement n'a quitté son poste que sur l'ordre de ses chefs. S'était fait remarquer par son courage et son dévouement.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Chef de bataillon DUCHAT, 4^e tirailleurs algériens : officier supérieur d'élite, blessé très grièvement le 16 juin 1915 en portant ses troupes à l'assaut des tranchées allemandes, avec une vigueur et un esprit de décision remarquables. Cité trois fois à l'ordre de l'armée.

Chef de bataillon JACQUOT, 31^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne des plus belles qualités militaires, et a été cité à l'ordre de l'armée. A été grièvement blessé à la tête au cours d'un violent bombardement des tranchées de première ligne occupées par des fractions de son bataillon auxquelles il donnait par sa présence un bel exemple de sang-froid et de vaillance.

Capitaine BOY, 22^e d'artillerie : n'a cessé depuis la mobilisation de commander sa batterie avec la plus grande distinction et la plus grande bravoure dans tous les combats auxquels il a pris part. A été très grièvement blessé le 5 juillet 1915.

Chef de bataillon LOYER, 61^e d'infanterie : officier d'une très grande bravoure qui s'est conduit en toutes circonstances de la façon la plus brillante. Blessé grièvement le 26 août 1914, est revenu sur le front avant complète guérison. S'est distingué par sa vigueur et son énergie au cours des combats de décembre 1914 et janvier 1915. A enlevé ses troupes à l'attaque avec le plus grand courage ; a dépassé les lignes allemandes en tête de sa troupe et est tombé grièvement atteint de blessures multiples.

Chef de bataillon PREIRE, 330^e d'infanterie : blessé une première fois au début de la campagne, est revenu sur le front. N'a cessé de faire preuve des plus belles qualités militaires. Vient à nouveau d'être blessé grièvement en dirigeant personnellement avec le plus bel entrain, une avance à 150 mètres des lignes ennemies.

Chef de bataillon WILLEMET, 277^e d'infanterie : a entraîné, le 16 février 1915, à l'assaut d'une position puissamment défendue, son bataillon dont certains éléments ont pu pénétrer dans le village où ils ont été anéantis. A maintenu, malgré des feux croisés, son bataillon aux abords de la lisière fortifiée de ce village. A été très grièvement blessé à la face, à la fin de l'action.

Chef de bataillon MAESTRACCI, 261^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle aimant et recherchant le danger. Blessé le 22 août 1914, s'est évadé de l'ambulance allemande. Réfugié à Maubourg, a concouru à la défense de la place. S'est évadé et est

venu immédiatement sur le front. Vient d'être blessé très grièvement au cours d'une reconnaissance exécutée en vue d'une mission périlleuse qu'il avait sollicitée.

Chef de bataillon DE CHOIN, 219^e d'infanterie : officier remarquable de courage, d'entrain, d'esprit d'initiative. Le 20 septembre 1914, commandant son bataillon en première ligne et ayant reçu l'ordre de tenir coûte que coûte, est resté sur ses positions malgré des forces très supérieures sur son front et sur son flanc droit. Atteint de six blessures, tout son monde décimé, est resté aux mains de l'ennemi et vient de rentrer en France comme grand blessé.

Chef de bataillon SAVIGNAC, 7^e d'infanterie coloniale : à l'assaut du 25 septembre 1915 a enlevé d'un bel élan la quatrième vague et, dans une attitude très crâne l'a conduite jusqu'au pied du retranchement ennemi où, arrêté par le feu intense de l'infanterie et des mitrailleuses allemandes, il sut la retrancher piedement ; s'est maintenu opiniâtrement pendant trois jours sur la position ainsi organisée, jusqu'au moment où il a été blessé très grièvement par un éclat d'obus.

Chef de bataillon MARQUÉZY, 21^e bataillon de chasseurs : ontra neur d'hommes d'une bravoure à toute épreuve a été grièvement blessé le 27 septembre 1915 en faisant une reconnaissance des lignes allemandes qui, par sa présence à son bataillon qui, la veille, avait enlevé trois lignes de tranchées de continuer son attaque dans les conditions les plus favorables.

Chef de bataillon FORCINAL, 101^e d'infanterie : brillant officier qui s'est particulièrement distingué au combat du 16 septembre 1914 où, huit heures durant, avec six compagnies, il a résisté avec la plus farouche énergie à des forces ennemies quatre fois plus nombreuses et où finalement il est tombé très grièvement blessé. Amputé de la jambe gauche.

Chef de bataillon CHEVALIER, 5^e d'infanterie coloniale : au front depuis le début, a montré en toutes circonstances ses belles qualités militaires pour la conduite au feu de son bataillon. Blessé le 29 septembre 1914 à l'attaque d'un village, a été de nouveau blessé légèrement à la face le 6 octobre 1914. Le 5 janvier a conduit avec succès une vigoureuse contre-attaque. A fait preuve le 11 août 1915 en résistant à une attaque ennemie de la plus grande énergie et d'un beau courage (atteint de trois blessures).

Capitaine LAMBERG, 101^e d'infanterie : officier de réserve qui, en toutes circonstances a déployé une vigueur et une énergie au-dessus de tout éloge. S'est particulièrement distingué par sa brillante conduite le 4 juin 1915 où il a été blessé.

Au grade de chevalier.

Capitaine PERRIN, 44^e d'artillerie : officier de réserve, de valeur exceptionnelle. Commande, depuis le 14 septembre 1914, une batterie avec beaucoup d'autorité. Cité deux fois à l'ordre de la division. Depuis le 20 juillet 1915, commande un groupe de batteries à peu près indépendant avec lequel il a obtenu des résultats remarquables en détruisant des organes de flanquement adverses, en démontrant une section d'artillerie qui s'était établie en vue et en causant par des barrages précis et instantanés de grosses pertes à l'ennemi lors de ses contre-attaques.

Capitaine RIELLE, 43^e territorial d'infanterie : officier énergique et d'un beau courage. Le 23 juin 1915, dans une contre-attaque, a conduit sa compagnie avec une vigueur exceptionnelle et une bravoure remarquable, arrêtant l'ennemi et le repoussant. A été atteint de trois blessures, dont une grave au genou gauche.

Sous-lieutenant CAHEN, 57^e d'artillerie : a fait preuve de courage et de sang-froid dans une situation extrêmement critique le 26 septembre 1914. A été grièvement blessé au genou.

Capitaine BIDEAU, 238^e d'infanterie : officier possédant des qualités militaires de premier ordre et d'un dévouement absolu à ses devoirs. Le 12 novembre 1914, une section de sa compagnie étant appelée à prendre la tête d'une colonne d'attaque qui devait être lancée sur un terrain battu par l'ennemi, et devant un réseau de fils de fer à détruire, a réclaté sa place en tête de sa section et

allé se placer devant ses hommes avec calme et résolution. S'est élancé, superbe, d'un bond, entraînant toute la section par son exemple. Est tombé à 20 mètres, frappé de trois balles. Grièvement blessé à la jambe.

Capitaine DAZIER, 17^e d'artillerie : très brillant officier qui n'a cessé de donner des preuves de courage et de dévouement depuis le début de la campagne. En choisissant très habilement ses positions, et utilisant admirablement le terrain, a obtenu, dans la période du 25 avril au 6 mai 1915, des résultats remarquables dans ses tirs malgré un bombardement intense d'obus de gros calibre qui ont mis hors de cause une partie de son matériel. Blessé grièvement le 6 mai 1915.

Capitaine SIMONOT, 328^e d'infanterie : brillants services de guerre depuis le début de la campagne. S'est tout particulièrement distingué, le 22 mars 1915, par la vigueur avec laquelle il a enlevé sa compagnie à l'assaut des lignes ennemies. A été atteint d'une blessure par éclat d'obus. Avait déjà été blessé le 14 septembre 1914.

Capitaine TAINURIER, 328^e d'infanterie : officier de très haut mérite, d'une très belle tenue morale, qui s'est constamment signalé au cours de la campagne par ses qualités d'intelligence, de décision et d'initiative, plus particulièrement au combat du 10 février 1915 où il a donné l'exemple d'un beau sang-froid et d'une grande bravoure. Blessé le 31 juillet 1915.

Capitaine LOUIS, 147^e d'infanterie : excellent capitaine qui commande sa compagnie avec distinction depuis le début de la campagne. A été blessé au combat du 28 août 1914 où il s'est très bien comporté. Evacué après 11 mois de campagne, pour grave maladie contractée dans le service.

Capitaine HUBERT, 51^e d'infanterie : officier de première valeur. Blessé deux fois, dont une fois très grièvement. Revenu au front à peine guéri, commande avec zèle, compétence et une belle bravoure la compagnie de mitrailleuses du régiment.

Capitaine RAMPILLON, 51^e d'infanterie : très brillant officier. Blessé une première fois, a conservé le commandement de son unité jusqu'au moment où une seconde balle le mettait hors de combat. Revenu au front à peine guéri, commande sa compagnie avec la plus grande bravoure et une grande énergie.

Sous-lieutenant BOIZEAU, 168^e d'infanterie : jeune et brillant officier qui s'est distingué par son activité, son énergie, sa bravoure et son mépris du danger, notamment au combat du 8 octobre 1914 où, blessé une première fois, il garda le commandement de sa section jusqu'à ce qu'une très grave blessure au coude droit le mit hors de combat.

Sous-lieutenant JOMBART, 1^{er} d'artillerie lourde : officier d'un zèle et d'une conscience au-dessus de tout éloge. Blessé le 4 août 1915, alors qu'il observait aux tranchées de première ligne pour sa batterie. Amputé de la jambe gauche.

Sous-lieutenant KLEIN, 171^e d'infanterie : brillante conduite au combat du 9 août 1914, où il a fait preuve de courage et d'esprit de décision. Grièvement blessé le 12 octobre 1914 (éclats d'obus à la tête).

Officier d'administration MARTINOT : très bon officier, d'un zèle et d'un dévouement absolus. Aux armées depuis le 24 novembre 1914. A reçu une blessure sérieuse au mollet droit le 28 août 1915, dans une gare de ravitaillement, par l'explosion d'une bombe lancée par un avion ennemi alors que, sans se soucier du danger qu'il courait lui-même, il exhortait les hommes qui l'entouraient à se soustraire aux vues de l'aviation et à se dissimuler dans les abris.

Capitaine MOREAU, 118^e d'infanterie : officier d'une bravoure incontestée et d'une grande énergie. A fait preuve, depuis le début, du plus grand zèle et d'un dévouement inlassable. A obtenu dans le commandement de sa compagnie des résultats remarquables. Déjà blessé deux fois, est revenu chaque fois sur le front après guérison. A été cité à l'ordre de l'armée. Blessé une troisième fois, le 28 août 1915, dans un poste dangereux en inspectant ses postes d'écoute.

Capitaine SAINT-GAL, 3^e colonial : brillants services au cours de la campagne. S'est tout particulièrement signalé dans les combats des 23, 27 et 28 février 1915 par son entrain, son énergie et son courage à toute épreuve. Blessé le 28, en portant vigoureusement sa

compagnie à l'assaut, a refusé de se laisser transporter en arrière.

Lieutenant DE PENNAERT, 18^e dragons : jeune et brillant officier. A déjà été l'objet de trois citations et a toujours fait preuve de la plus grande bravoure. A été blessé très grièvement le 26 août 1915 au cours d'un travail d'avance exécuté sous le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant BOCCACIO, 1^{er} d'artillerie de montagne : officier d'une activité et d'une énergie peu communes ; a donné, depuis le début de la campagne, le plus bel exemple de bravoure. Blessé très grièvement d'un éclat d'obus à la tête pendant qu'il dirigeait le tir de sa section.

Lieutenant ROZE, 1^{er} d'artillerie de montagne : excellent officier, n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner les plus beaux exemples de dévouement et de bravoure. Blessé très grièvement au visage le 31 août 1915. Perte d'un œil.

Sous-lieutenant LOCQUENEUX, 110^e d'infanterie : très bon officier, remarquable d'ardeur et d'énergie. A fait preuve de la plus grande bravoure au combat du 4 mai 1915. Amputé du bras droit.

Sous-lieutenant DELESALLE, 110^e d'infanterie : excellent officier qui a fait preuve de belles qualités militaires et s'est brillamment conduit au combat du 9 avril 1915. Blessé, a perdu l'œil droit.

Capitaine VOILLON, état-major de la 76^e brigade : le 20 septembre 1914, a repris des tranchées perdues et s'est emparé de deux mitrailleuses ennemies en contre-attaquant vigoureusement à la tête de sa compagnie. Blessé grièvement le 25 septembre 1914, est revenu volontairement sur le front quoique incomplètement guéri.

Lieutenant CHABARDES, service aéronautique d'une armée : grièvement blessé le 9 septembre 1915 d'une chute en avion survenue au cours d'une reconnaissance. Déjà cité, pour action d'éclat, à l'ordre de l'armée et du corps d'armée, s'est signalé au cours de ses nombreuses reconnaissances par sa bravoure et son calme remarquables.

Capitaine MAITRE, 66^e d'infanterie : officier de premier ordre, venu de la cavalerie. A superbement entraîné sa compagnie au combat du 30 avril 1915. Grièvement blessé le 11 mai en s'élancant à la tête de ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Capitaine BLEUSET, 5^e d'infanterie : commandant de compagnie de tout premier ordre ; n'a cessé de faire preuve du plus grand courage, tout particulièrement le 14 septembre 1914 en se portant courageusement à la tête de sa compagnie à l'attaque d'une position ennemie.

Capitaine VILLEMOT, 66^e d'infanterie : officier très brave. S'est particulièrement distingué à l'attaque du 14 décembre 1914, au cours de laquelle il a été très grièvement blessé.

Capitaine BEZIERES-LAFOSSE, 77^e d'infanterie : en campagne depuis le début, s'est toujours signalé en tous lieux par son énergie et son attitude. Officier d'une belle bravoure. Blessé au cours du combat du 16 juin 1915, où il a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Déjà blessé le 22 septembre 1914.

Chef de bataillon DE SOLMINIHAC, 135^e d'infanterie : excellent officier, en campagne depuis le début. Cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite au feu. Blessé le 27 octobre 1914 à la tête du régiment dont il venait de prendre le commandement, a fait preuve d'une grande bravoure.

Capitaine DE HILLERIN DE LA TOUCHE DE BOITISSANDEAU, 135^e d'infanterie : adjoint au chef de corps à son arrivée sur le front, en avril 1915, s'est prodigué en maintes circonstances avec le plus grand courage et une énergie remarquable, et particulièrement le 27 avril 1915 où il a été blessé à trois reprises.

Capitaine LÉANDRI, 42^e bataillon de chasseurs : vaillant et excellent officier qui, dans les combats auxquels il a pris part s'est signalé par son entrain et son mépris du danger. Blessé le 14 août 1914, puis le 6 décembre en entraînant sa section à l'assaut avec une vigueur exceptionnelle et un beau courage.

Capitaine STIQUEL, 5^e d'infanterie coloniale : a commandé sa compagnie avec une grande bravoure dans tous les engagements et dans des circonstances souvent difficiles. Le 13 juillet

1915 a été grièvement blessé par un éclat de bombe en se portant sous le feu de l'ennemi au secours d'un soldat lui-même blessé.

Capitaine RUELLAN, 247^e d'infanterie : excellent officier à tous les points de vue, s'occupant avec activité et intelligence de sa compagnie à laquelle il fait rendre le maximum. Très aimé de ses hommes, modèle de toutes les vertus et qualités du militaire en campagne. Partout le premier avec le sourire et le calme nécessaire aux actions rapides, énergiques et réfléchies. A été blessé dès le début de l'opération de nuit du 24 au 25 août 1915, mais n'a pas quitté sa troupe, violemment mitrillée pendant six heures durant et n'a songé à se faire panser qu'après l'achèvement complet des travaux et le dernier de tous les blessés.

Médecin-major VENDEUVRE, 7^e tirailleurs algériens : médecin des plus distingués ; à des qualités professionnelles remarquables joint un esprit militaire, un courage et un mépris du danger au-dessus de tout éloge. S'est dépensé sans compter pendant toute la campagne. Les 16, 17 et 18 juin 1915 est resté en première ligne sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, pour assurer le fonctionnement du service. Par son activité inlassable, par l'ascendant exercé sur les hommes, est arrivé à secourir et à évacuer de nombreux blessés, dans des circonstances particulièrement critiques.

Sous-lieutenant WILLIAME, 72^e d'infanterie : brillants services au cours de la campagne. Blessé, le 6 septembre 1914, et revenu sur le front, a fait preuve, le 26 avril 1915, dans des circonstances difficiles, de décision et de courage. Grièvement blessé. A subi l'énucléation de l'œil droit.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant MENET, 151^e d'infanterie : doué d'un courage exceptionnel, a repris lui-même à la tête de sa section une tranchée, malgré le feu violent d'une mitrailleuse qui prenait la position en enfilade, la tranchée étant coupée à plusieurs endroits à la suite d'un bombardement. A assuré la liaison avec sa compagnie pendant les combats des 1^{er} et 2 juillet 1915, a exécuté plusieurs patrouilles dangereuses, et par sa belle attitude devant l'ennemi, a stimulé le moral de ses hommes d'une façon remarquable.

Caporal HERBIN, 151^e d'infanterie : pendant l'attaque d'une tranchée a tenu seul en l'air sur l'ennemi un jet continu de pétards. S'est toujours offert le premier pour exécuter des missions dangereuses pendant les combats des 30 juin, 1^{er} juillet 1915. A toujours donné l'exemple de la plus grande bravoure à ses camarades.

Soldat LEMERRE, 151^e d'infanterie : pendant le combat du 30 juin, a fait preuve du plus grand sang-froid et de courage en interdisant seul l'accès d'un boyau à l'ennemi, par un jet continu de pétards. N'a cessé pendant cinq jours de donner l'exemple en se portant constamment aux points les plus dangereux.

Caporal POUPART, compagnie du génie 18/13 bis : grièvement blessé à la cheville au cours de l'attaque de l'ennemi dans la nuit du 26 au 27 juin 1915, a conservé son commandement et ne s'est déclaré blessé qu'après avoir épuisé ses cartouches. A été amputé d'un pied.

Sergent LABOUREUR, 94^e d'infanterie : blessé dans une contre-attaque, le 3 juillet, s'est fait panser sommairement, puis est retourné à son poste de combat, continuant à lancer des pétards et à gagner du terrain, entraînant les groupes voisins par son exemple. Déjà blessé en septembre 1914.

Soldat REVERCHON, 94^e d'infanterie : au cours des combats des 30 juin au 2 juillet, entouré par l'ennemi dans la tranchée où sa pièce était en position, a continué avec le plus grand sang-froid à tirer sur la colonne d'attaque ennemie ; a réussi avec l'aide des servants à se dégager, à ramener sa pièce sur une nouvelle position à courte distance, d'où il a continué le tir jusqu'à épuisement complet des munitions. A su, par son exemple, inspirer à tous ses camarades le calme nécessaire dans la circonstance.

Soldat LARGE, 1^{er} zouaves de marche : le 11 juin, sous un bombardement intense des tranchées de sa compagnie, est resté sans broncher à son poste d'observation au créneau. Très grièvement blessé. A subi l'amputation d'une jambe et a eu la poitrine traversée.

Sergent ROUX, 23^e d'infanterie : le 8 juillet, son chef de section étant tombé, a pris le commandement des hommes qui restaient, les a entraînés dans la tranchée ennemie, a désarmé vingt Allemands qui s'y trouvaient. Soumis à une contre-attaque et saisi par deux Allemands qui cherchaient à le désarmer, a pu se retirer en se défendant pied à pied.

Adjudant GÉNIN, 133^e d'infanterie : a entraîné vigoureusement sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement organisée et qui a été enlevée.

Sergent-major BLANC, 133^e d'infanterie : le 8 juillet, a sauté audacieusement dans la tranchée ennemie, tuant plusieurs Allemands de sa main.

Caporal DEGUERRY, 133^e d'infanterie : le 8 juillet, a contribué par son exemple au succès de l'assaut et à la prise de deux mitrailleuses.

Sergent JOLY, 133^e d'infanterie : soldat dans l'âme, éclaireur volontaire, s'est constamment signalé depuis le début de la campagne par sa bravoure, notamment les 15 juin et 8 juillet.

Caporal CHEVRIER DE CORCELLES, 1^{re} d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Haute valeur morale et bravoure remarquable. S'est particulièrement distingué le 8 juillet, sautant le premier dans une tranchée allemande occupée et faisant de nombreux prisonniers.

Sergent JEANNOLIN, 133^e d'infanterie : excellent gradé d'un courage et d'un entrain remarquables. Entraîneur d'hommes. A eu, depuis le début de la campagne, une conduite exemplaire. S'est particulièrement distingué le 8 juillet.

Sergent DUFOURNET, 133^e d'infanterie : sous-officier plein d'ardeur et de bravoure ; est entré un des premiers dans les positions ennemies, le 8 juillet.

Soldat CHRISTIN, 133^e d'infanterie : grenadier très audacieux, plein d'entrain. Toujours prêt à toutes les missions périlleuses. S'est porté spontanément en avant, le 8 juillet 1915, pour couper les réseaux ennemis.

Soldat GODARD, 133^e d'infanterie : très bon soldat, très énergique, s'est élancé courageusement sur les tranchées ennemies, le 8 juillet 1915 et a tué trois Allemands à la baïonnette. Ayant reçu cinq blessures en septembre 1914, est revenu sur le front sur sa demande.

Sergent MARECHAL, 7/2 du génie : a toujours fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. En particulier le 8 juillet 1915, a pris le commandement d'une section du génie qui avait perdu son chef ; a été blessé et est resté à son poste.

Sergent LAPALU, 253^e d'infanterie : sous-officier d'un sang-froid et d'une bravoure admirable. Le 8 juillet, n'a cessé d'observer le tir de notre artillerie malgré un bombardement violent. Enseveli par un obus et dégagé, a continué sa mission. A suivi ensuite l'attaque de première ligne faisant des prisonniers dont deux officiers.

Sergent GERHARD, 43^e territorial d'infanterie : attitude superbe au feu le 8 juillet 1915. A entraîné sa demi-section à l'attaque d'une barricade très fortement organisée et l'a maintenue sous un feu violent d'artillerie.

Adjudant DEVILLE, 4^e d'artillerie : le 8 juillet 1915, les liaisons téléphoniques étant rompues, n'a pas hésité à monter sur l'abri des pièces placées sur les tranchées de départ et à y rester sous un violent bombardement, réglant son tir avec autant de calme et de précision qu'aux écoles à feu.

Marchal des logis ADAM, 4^e d'artillerie : auxiliaire des plus précieux, depuis la création de la section de bombardiers. Très calme au feu. Au combat du 8 juillet, a fait poursuivre, malgré des pertes sérieuses, le tir précis d'une batterie isolée momentanément de son officier.

Caporal JULLIAN, 418^e d'infanterie : gradé plein de courage et d'initiative. A été grièvement blessé aux deux jambes (amputé de la jambe droite) alors qu'il avait réussi au cours de l'attaque d'un village et sous un violent

bombardement à maintenir cramponné au terrain le groupe d'hommes qu'il commandait.

Soldat VILLER, 9^e zouaves, s'est porté à l'assaut des tranchées ennemies avec la plus grande bravoure ; atteint d'une blessure très grave qui a nécessité l'amputation de la cuisse a attendu sans se plaindre, toute la journée, son évacuation rendue impossible par l'intensité du feu. Déjà blessé une première fois le 17 septembre 1914 ; n'a pas quitté le front.

Sergent JOST, 65^e d'infanterie : sous-officier vigoureux et énergique qui a fait preuve de la plus grande bravoure en enlevant sa section à l'assaut des lignes ennemies, le 7 juin 1915, au cri de : « En avant ! C'est pour la France ! » A été blessé grièvement à la jambe gauche qu'il a fallu amputer au-dessus du genou.

Sergent BOSSAN, 30^e d'infanterie : sous-officier d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Attaqué par deux adversaires au cours d'un combat de nuit, le 25 juin 1915, a abattu le premier et a fait l'autre prisonnier. Entouré quelques instants plus tard, fait prisonnier et conduit à la tranchée allemande, a réussi à se lié-rer et à regagner nos lignes. Déjà cité à l'ordre de l'armée et du régiment. Blessé le 25 juin 1915, a demandé à ne pas interrompre son service.

Sergent JEOFFRAY, 30^e d'infanterie : a donné de nombreuses preuves de courage depuis le début de la campagne. Quoique blessé dans l'attaque de nuit du 25 juin 1915, a réussi par son sang-froid à interdire à l'ennemi l'accès d'un boyau et ainsi contribué à l'échec de l'attaque.

Soldat GAY, 4^e d'infanterie coloniale : soldat brave et dévoué qui s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu aux combats d'octobre, novembre et décembre 1914 ; a été blessé très grièvement le 20 décembre 1914 par une balle à la tête qui a entraîné la perte de l'œil droit.

Sergent MONNIER, 40^e d'infanterie : a demandé à faire la campagne bien que dispensé par son emploi dans les chemins de fer. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. A été blessé très grièvement au cours d'une attaque qu'il avait demandé à commander.

Sergent ROCHE, 261^e d'infanterie : au cours des combats du 30 juin au 2 juillet 1915, a exécuté une reconnaissance des plus périlleuses en terrain découvert en avant de nos lignes, ce qui a permis l'occupation d'un élément de tranchée supposé occupé par l'ennemi.

Caporal SÉRIGNAC, 261^e d'infanterie : au cours des combats du 30 juin au 2 juillet 1915 étant chef d'un poste d'écoute et coupé des lignes françaises est resté 36 heures à son poste et a rejoint sa compagnie avec ses hommes au prix de grands dangers.

Aspirant ROCHE, 112^e d'infanterie : atteint de quatre blessures dont une grave à la tête. A donné une belle preuve d'énergie en continuant à commander sa section, encourageant ses hommes de la voix et du geste ; a pris toutes les dispositions nécessaires à la défense et ne s'est laissé évacuer qu'après avoir rendu compte de la situation à son commandant de compagnie.

Sergent RIEUMAL, 112^e d'infanterie : après la disparition de tous les hommes de sa fraction est resté seul dans la tranchée sous un feu violent et l'a défendue jusqu'à l'arrivée d'un renfort.

Brancardier DOUCOT, 54^e territorial d'infanterie : très bon soldat a toujours fait preuve, dans l'exercice de ses fonctions, du plus parfait dévouement et du plus grand courage. Atteint le 15 juin d'une grave blessure qui a nécessité l'amputation d'une jambe.

Adjudant BAUDIER, 150^e d'infanterie : sous-officier d'un courage et d'un sang-froid remarquables. S'est distingué entre tous pendant les attaques du 30 juin 1915 restant au combat malgré deux blessures et en conservant imperturbablement son commandement.

Sergent BRISET, 154^e d'infanterie : blessé le 1^{er} octobre 1914 et revenu au front sur sa demande. S'est toujours montré merveilleux sous-officier sollicitant les missions les plus périlleuses. Le 20 juin, au cours d'une contre-attaque, deux officiers de sa compagnie ayant été blessés, a pris le commandement des unités près de lui, les a maintenues dans le plus grand ordre malgré une situation très difficile.

Adjudant-chef RIGNON, 14^e bataillon de chasseurs : serviteur modèle, sous-officier consciencieux, dévoué et modeste. A fait toute la campagne avec le bataillon. S'est distingué, le 1^{er} octobre 1914, au cours de la défense d'une localité.

Sergent DUSSERT, 30^e bataillon de chasseurs alpins : a effectué, le 15 juin 1915, en plein jour, comme volontaire et accompagné d'un seul chasseur, la reconnaissance d'un poste ennemi. Est revenu après avoir recueilli les renseignements demandés et avoir fait fuir, à coups de revolver, la sentinelle qui donnait l'alarme. Le lendemain a conduit sur le même terrain un groupe d'éclaireurs qui, grâce à lui, put remplir sa mission en dispersant le poste ennemi.

Caporal DUCHEMIN, 13^e bataillon alpin de chasseurs : passé au 13^e bataillon sur sa demande, venant d'une section d'infirmiers, a dès son arrivée au corps, fait preuve des plus belles qualités d'entrain et de courage, à la suite de reconnaissances périlleuses auxquelles il avait pris part comme volontaire ; a mérité successivement une citation, les galons de chasseur de 1^{re} classe et le grade de caporal ; s'est brillamment comporté au cours des derniers combats, a voulu, malgré le danger évident, mettre un blessé à l'abri hors de la tranchée et a reçu une blessure grave qui a nécessité l'amputation du bras droit.

Sergent-major AUGÉ, 22^e bataillon de chasseurs : blessé le 2 juillet 1915, vers seize heures, a conservé le commandement de sa section toute la nuit. Incapable de se tenir debout, encourageait ses chasseurs de la voix et du geste, pendant les attaques répétées de l'ennemi. Conduit le 3 juillet 1915, au matin, au poste de secours, a demandé à ne pas être évacué avant d'avoir réglé la comptabilité de la compagnie.

Soldat TISSERAND, 152^e d'infanterie : soldat d'une bravoure et d'une témérité folles, volontaire pour précéder les troupes d'attaque, a, à six assauts consécutifs enlevé par son exemple les camarades de sa section. A été blessé.

Soldat BACH, 152^e d'infanterie : a fait preuve au cours des combats du 15 au 22 juin 1915 d'un courage au-dessus de tout éloge. Le 18, tous les gradés de la section étant tombés, a groupé les hommes restants, les a emmenés sous un bombardement violent dans une ferme où il s'est retranché protégeant ainsi la droite de notre ligne. Le 22, son chef de section ayant été blessé, a de nouveau pris le commandement de la section et s'est élancé à l'assaut d'une tranchée allemande, s'en est emparé, a reçu trois blessures et n'a quitté son commandement qu'après avoir été remplacé dans la nuit.

Soldat VONISON, 152^e d'infanterie : soldat courageux, toujours en avant, faisant partie d'une section d'attaque, est revenu à deux reprises à la tranchée chercher des munitions et apporter des renseignements. Blessé, a demandé à ne pas être évacué et a continué à combattre avec le même entrain.

Soldat COIN, 152^e d'infanterie : au feu depuis le début de la guerre, toujours volontaire pour les missions dangereuses, s'est distingué dans toutes les affaires du régiment. Cité à la division, n'a cessé d'entraîner ses camarades aux combats des 15, 16, 17 et 18 juin 1915. Lanceur de grenades très habile, a puissamment contribué à arrêter une contre-attaque ennemie. A été blessé au cours de la lutte.

Sergent CASTEBBOU, 27^e bataillon de chasseurs : superbe attitude au combat du 18 juin 1915. A entraîné sa demi-section à l'attaque d'une tranchée allemande sous un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses. S'est emparé de la tranchée et a maintenu sa troupe.

Caporal MARC, 27^e bataillon de chasseurs : au cours des deux bras fracturés par des balles en s'élancant à la tête de ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies, n'en a pas moins conservé le commandement de son escouade sur la position conquise donnant ainsi à ses camarades le plus bel exemple de courage et de stoïcisme.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.